

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 7 décembre 1923

Sommaire :

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------|
| Un tournant d'histoire en Grèce Bjoerke | Firmin van den Bosch Comte Perovsky |
| La Terre de Vision : Le monde ne le verra plus | Robert Vallery-Radot Vicomte Henri Davignon |
| Deux petits mystères Les Semaines Sociales et la Représentation des Intérêts | Georges Legrand |
| La guerre des femmes : Louise de Bettignies | Antoine Redier |
| Les idées et les faits : Chronique des idées : gens. — Rome, L. Picard. | Monseigneur Crooij, J. Schyr- gens. |

La Semaine

* *Mort de Maurice Barrès, un des maîtres spirituels de notre génération. Artiste incomparable, patriote ardent, s'il a compris tout ce que le catholicisme a donné à la France, il n'en a jamais compris la Vérité.*

Victime d'un orgueil intellectuel immense et d'un dilettantisme dissolvant, il est mort sans avoir fait le pas que tant de ses admirateurs et de ses disciples attendaient depuis des années.

Dieu ne lui a laissé que quelques minutes pour se préparer à mourir. Il est permis d'espérer que Notre-Seigneur aura pris en pitié le chantage prestigieux de « la grande pitié des églises de France », et des écoles d'Orient, l'écrivain qui a rendu à ses contem-

porains la conscience d'une âme française pétrie de catholicisme.

Un acte d'amour, fait d'humilité et de contrition, suffit pour racheter la vie la plus chargée, car la miséricorde divine est infinie !...

* *Alors que la politique extérieure de Poincaré, merveille de sens politique et d'énergie tenace, a enfin tiré de la victoire de 18 tout ce qu'elle pouvait rendre, sa politique intérieure doit alarmer grandement quiconque a le souci de l'avenir de l'Europe. Si le bloc des gauches — le radicalisme et l'anticléricalisme — l'emporte aux élections prochaines, l'œuvre admirable de Poincaré se trouvera compromise parce que l'homme d'État français n'aura pas compris toute l'importance du facteur religieux.*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

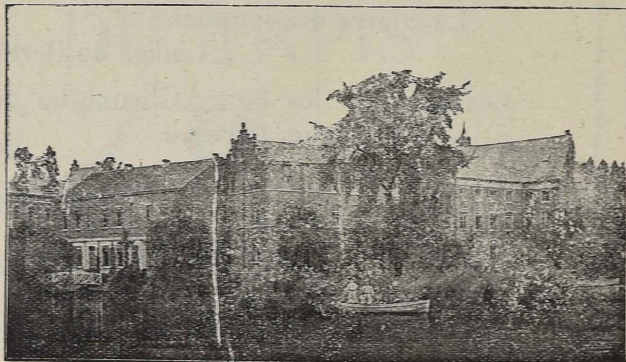


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Un tournant d'histoire en Grèce

Le 16 décembre auront lieu, en Grèce, des élections générales qui revêtiront une importance capitale non seulement au point de vue de la politique intérieure de l'Hellade, mais encore en raison de la répercussion de cette politique sur la situation des Balkans, et partant sur la paix en Orient.

Les électeurs de la Grèce auront à décider de rien moins que du maintien de la dynastie régnante et la forme même du gouvernement : monarchie ou république.

La maison royale d'Athènes risque d'expier chèrement la politique de guerre et d'après-guerre du feu roi Constantin, beau-frère du Kaiser, politique empruntée à la manière impériale allemande et faite de violence, de fourberie et de maladresse. Au discrédit que cette politique jeta sur la royauté grecque, la récente tentative de révolution militaire est venue mettre le comble.

L'équipée était d'ailleurs supérieurement conduite et faillit bien réussir ; à sa tête se trouvait le général Metaxas, ancien chef d'État-major de Constantin, conspirateur né, intelligent et roué, et ayant puisé dans son éducation militaire à Berlin des dons rares d'organisateur.

Le plan, habilement conçu et où rien n'était laissé à l'imprévu, visait à faire éclater la rébellion aux deux extrémités du pays, la Macédoine et le Péloponèse, de façon à encadrer Athènes.

Un pur hasard et l'audace d'un jeune officier firent échouer ce plan — et l'incident, tel que je le tiens directement d'un témoin hautement autorisé, vaut la peine d'être rapporté.

Ce jeune officier est un lieutenant d'artillerie appartenant à la garnison de Salonique. Depuis quelques jours il avait remarqué, entre certains de ses chefs, des allées et venues étranges et des conciliabules suspects. L'étroite surveillance qu'il exerça lui révéla la conspiration ; il n'hésita pas, et, une nuit que les partisans de Metaxas étaient réunis, il cerna le local avec quelques soldats fidèles et arrêta les félons. Il n'était que temps : le Gouverneur militaire de Salonique, aussitôt averti, découvrit des télégrammes de Metaxas, annonçant la marche sur Salonique de troupes en révolte venant de Serès et de Drama, centres principaux de la conspiration. Quand ces troupes se présentèrent devant Salonique, la défense était préparée et l'échec de la rébellion fut assuré.

L'entreprise du général Metaxas, portant la marque visible des anciennes méthodes « constantiniennes », provoqua un profond ressentiment dans la majorité de la nation et ce ressentiment prit pour cible le Palais royal d'Athènes, quand on apprit que parmi les adhérents du complot figuraient au moins deux personnages appartenant à l'entourage immédiat du roi Georges.

Aussi, fin octobre dernier, le parti venizeliste, autrement dit le parti libéral, en qui de successives et décevantes expériences ont fait pénétrer peu à peu l'idéal républicain, résolut-il de provoquer l'abdication du souverain ; et en l'absence voulue

de Venizelos, un de ses principaux lieutenants fut dépêché au roi Georges. C'était M. Georges Roussos.

Il faut retenir ce nom, car l'homme qui le porte jouera apparemment un rôle considérable dans les événements qui vont fixer les destinées de l'Hellade. M. Georges Roussos est avocat aux Juridictions Mixtes d'Égypte où il a rempli, avec autant d'autorité que de prestige, les fonctions de Bâtonnier. C'est un esprit de forte culture et qui, passionné de politique, a gardé un contact permanent avec son pays. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les colonies grecques d'Égypte — à la tête desquelles M. Georges Roussos occupe une place de premier plan — ont toujours eu, par leur nombre, leur qualité et leurs moyens financiers, une emprise certaine sur les affaires de la Grèce. Attaché à Venizelos par des liens presque filiaux, M. Georges Roussos a partagé avec une fidélité obstinée tous les aléas de la fortune politique du Grand Crétois. Et quand celui-ci, il y a quelques années, en des heures de négociations délicates pour la Grèce, jugea devoir être représenté aux États-Unis par un autre lui-même, il revêtit M. Georges Roussos du titre et de la charge d'ambassadeur à Washington.

Pour compléter cette brève esquisse d'une personnalité notoire de demain, ajoutons que la Belgique de la guerre et de l'épreuve rencontre en M. Georges Roussos un ami aussi fervent que généreux — et dont l'éloquente parole lui rendit témoignage en toutes occasions.

Ce que fut l'entrevue de M. Georges Roussos avec le Roi ? Elle dura deux heures et l'envoyé du parti venizeliste parla seul. Il fit une allusion voilée aux fautes anciennes et récentes ; signala, chez le peuple grec, la lassitude des intrigues des factions, et ses aspirations vers l'union, le calme, la possibilité du travail régulier ; proclama que, pour atteindre ce but national, des sacrifices pouvaient s'imposer aux dépositaires les plus élevés du pouvoir ; proposa que le Roi s'éloignât provisoirement pour permettre à la nation d'exprimer librement sa volonté, cita, en exemple, l'exil volontaire de Venizelos — et attendit... Le souverain avait écouté en silence et, pour toute réponse, se contenta de dire : « Je verrai ».

Après cette démarche sans résultats, un coup de force était à redouter ; et peut-être les éléments extrêmes du parti venizeliste y ont-ils songé... Mais la grande voix du chef s'est, à temps, fait entendre. Par une communication envoyée à ses partisans, Venizelos reconnaît que la question de la forme du gouvernement et la question de la Dynastie sont posées devant le peuple grec. Mais il s'élève énergiquement contre toute solution qui aurait la violence pour instrument et dont la conséquence serait, pour l'Hellade, l'aliénation des sympathies de l'Europe et notamment des deux puissances « protectrices », la France et l'Angleterre. Adversaire des aventures hasardeuses, solidement ancré sur le terrain de la légalité, Venizelos estime et demande que le corps électoral soit consulté ; que ses élus, ensuite réunis en Constituante, se prononcent sur le double problème du régime et de la dynastie et que la décision

soit enfin soumise à un plébiscite — devant lequel tout le monde, si haut placé soit-il, devra s'incliner.

Et telle est la procédure adoptée — et dont nous connaissons dans quelques jours le résultat.

Il se peut d'ailleurs — mais c'est peu probable — que ce résultat ne soit pas identique sur les deux questions et que, par exemple, le vœu populaire, défavorable à la dynastie, reste fidèle au principe de la monarchie.

« Et alors ? » — demandai-je à un de mes plus éminents interlocuteurs.

— « Alors, me répondit-il mi-sérieux mi-enjoué, nous nous adresserons à la Belgique. »

J'eus un sourire que je lui laissai le soin d'interpréter à sa guise.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Bjoerke

On connaît — ou peut-être ne connaît-on pas assez — les faits : en juillet 1905, alors que le Comte (alors encore « Monsieur ») Witte, l'illustre homme d'Etat russe, ancien ministre des Finances et futur président du Conseil (novembre 1905-mai 1906), se trouvait de passage à Paris, se rendant aux Etats-Unis, où l'Empereur Nicolas l'envoyait pour tâcher de conclure la paix avec le Japon — on apprit tout à coup qu'une entrevue allait avoir lieu dans les eaux finlandaises entre Nicolas II et le Kaiser allemand, sur l'initiative de ce dernier. Cette nouvelle paraissant affecter plutôt désagréablement l'opinion publique française, Witte qui estimait avec raison que ce n'était pas pour la Russie vaincue le moment de tourner à cette opinion publique le dos, envoya aussitôt un télégramme au ministre des Affaires étrangères russe, le comte Lamsdorf, demandant quelques précisions tranquillissantes. La réponse fut tout à fait encourageante : l'entrevue, disait Lamsdorf, n'était qu'une visite de politesse entre parents, sans aucun caractère politique. Rassuré, le comte Witte alla communiquer le télégramme à M. Rouvier, président du Conseil des ministres français, qui en fit part au Président Loubet, — et toutes les inquiétudes s'apaisèrent.

Trois mois après, Witte revenait en Russie, ayant contre toute attente arraché aux vainqueurs le traité de Portsmouth, traité qui, somme toute, leur donnait si peu. Il vit Lamsdorf, puis se rendit — le 30 septembre 1905 — auprès de l'Empereur qui croisait alors dans le golfe de Finlande.

Nicolas II le remercia et lui conféra le titre de comte. Il revint immédiatement après le ministre des Affaires étrangères, qui lui demanda s'il avait en connaissance de l'accord de Bjoerke? (Bjoerke était le nom de l'endroit où s'étaient rencontrés, en juillet, le Tsar et le Kaiser). Witte répondit par la négative.

— Ni Guillaume, ni Sa Majesté ne vous l'ont donné à lire? interrogea de nouveau Lamsdorf.

— Non, ils ne me l'ont pas donné, répondit encore Witte; mais vous-même, comte, lorsque je suis arrivé à St-Petersbourg et lorsque je suis venu chez vous avant d'aller chez l'Empereur, vous ne m'en avez pas donné à lire non plus.

A quoi Lamsdorf de répliquer :

— Je ne l'ai pas donné, parce que j'en ignorais l'existence; personne ne m'en a dit un traitre mot durant ces trois mois, et ce n'est que maintenant que l'Empereur me l'a remis. Lisez-moi cela : c'est charmant.

Witte lut et fut « estomaqué ». Après un préambule l'accord portait ceci : l'Allemagne et la Russie s'engagent à défendre l'une l'autre en cas de guerre avec une Puissance européenne quelconque. La Russie

prend l'engagement de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour induire la France à se joindre à l'accord. Celui-ci entre en vigueur dès la ratification du traité de paix avec le Japon.

— Tout cela a donc été fait sans vous et vous n'en avez rien su jusqu'à ces derniers jours? demanda Witte. Mais l'Empereur ignore-t-il donc notre traité avec la France?

A quoi Lamsdorf répondit :

— Comment peut-il l'ignorer? Il le connaît parfaitement. L'Empereur l'avait peut-être oublié; mais le plus probable est qu'il ne s'était pas rendu compte de ce dont il s'agissait, grâce aux artifices de Guillaume. Quant à moi, je n'ai rien su de cet accord, et c'est en toute sincérité que je vous ai télégraphié à Paris, alors que vous vous rendiez en Amérique, que l'entrevue de Bjoerke n'avait aucune importance politique.

Les deux interlocuteurs tombèrent de suite d'accord qu'il fallait se débarrasser du malencontreux traité (1), coûte que coûte; et un peu plus tard, avec l'aide du Grand-Duc Nicolas-Nicolaévitch (le futur généralissime russe dans la guerre mondiale), qui — naturellement — se rendit de suite compte de toute l'absurdité — sinon plus — de la situation telle qu'elle résultait des palabres et des signatures de Bjoerke; avec son aide, dis-je, on finit, au bout de peu de temps, et apparemment sans trop de difficultés, à obtenir du Tsar, « quoiqu'il lui en coûtât beaucoup apparemment de renier sa signature », dit Witte, qu'il renonçât au nouvel accord; après quoi on trouva de bonnes raisons pour faire avaler cette pilule à Guillaume II. Il paraît que ce dernier ne pardonna pas à Witte le rôle que l'homme d'Etat russe avait joué en l'occurrence; quant à Lamsdorf, le Kaiser conçut à son égard une véritable « haine », l'estimant être un ennemi juré de l'Allemagne — comme si le pauvre Wladimir-Nikolaévitch pouvait être sérieusement l'ennemi de quelqu'un... (2)

De toute façon le comte Witte, alors déjà président du Conseil des Ministres (après les événements révolutionnaires d'octobre 1905), avait, peu après son installation comme chef de gouvernement, la satisfaction d'entendre de la bouche de Lamsdorf ces paroles :

« Soyez rassuré : le traité n'existe plus ».

« Tout est bien qui finit bien » : ne serait-ce pas le cas — ou jamais — d'appliquer ici ce dicton bon-garçon?

Pourtant, avouons-le : voilà un épisode bien extraordinaire (3)...

* * *

Épisode extraordinaire — dont un document qui vient de voir le jour à Berlin aurait pu — devrait-on croire de prime abord — nous apporter la clé. Il s'agit du « Journal » de l'Empereur Nicolas II, que vient de publier la grande librairie russe « Slovo » (la même qui a publié les deux volumes de lettres de l'Impératrice Alexandra à son

(1) Que le ministre de la Marine, Amiral Birileff, avait, à la demande de Nicolas II, contresigné sans lire, ainsi qu'il le raconta lui-même à Witte. (V. les *Mémoires* de ce dernier, 1^{er} volume, pp. 426-431 de l'original russe.)

(2) Son rôle louable dans toute cette aventure extraordinaire ne saurait nous faire oublier que, comme ministre des Affaires étrangères (1900-1906 : il succédait au comte Mouravieff, qui comme ministre valait encore moins que lui), il a joué un rôle plutôt piètre. Efféminé, ultra-méticuleux, ennemi de toute critique, incapable d'imposer son point de vue au Souverain, incapable de toute action énergique, absorbé par l'avancement de ses favoris au moins autant que par les affaires les plus sérieuses de l'Etat, il fut certainement, en ne sachant pas se faire écouter et pour d'autres raisons peut-être, un des auteurs involontaires de la guerre du Japon; guerre directement provoquée par les agissements du trio d'aventuriers chamarrés s'appelant : Alexéeff, Abaza, Bezobrazoff, qui finit par embarquer la Russie dans la plus absurde et la plus inutile des aventures où ce pays ne connut qu'humiliations et désastres et d'où l'adresse et le génie seuls de Witte purent le tirer — relativement — à si bon marché. Rendons du moins à la nullité politique que fut Lamsdorf la justice, qu'honnête homme il ne fit rien pour compliquer la tâche terriblement lourde de Witte autour du tapis vert de Portsmouth, et l'aïda même dans la mesure de ses moyens. D'autres eussent peut-être agi bien différemment...

(3) Il a été décrit par d'autres que Witte; voir notamment un article de M. Maurice Bompard, ancien ambassadeur de France en Russie, paru dans la *Revue de Paris*, il y a quelques années.

époux (1). Ou plus exactement : d'extraits de son « Journal » embrassant la période de 1890, alors que Nikolaï-Alexandrovitch était encore « Grand-Duc Héritier », à 1906. Le Souverain rédigeait en effet son journal avec une exactitude scrupuleuse. Pas de jour, au sens littéral du mot, sans quelques brèves phrases quels que fussent les événements.

Dans ces notes, dont la lecture ne laisse pas que d'être quelque peu fastidieuse, Nicolas II se révèle très bon fils (à l'égard de son père Alexandre III surtout), plus tard très bon père, mais surtout excellent époux. Son affection pour « Alix » (l'Impératrice Alexandra-Féodorovna, née Princesse Alice de Hesse) est débordante ; tout le Journal en est rempli à partir du moment où le Césarévitch en devient le très heureux fiancé. C'est touchant et émouvant ; c'est aussi quelque peu déconcertant peut-être de se dire que de cette grande, de cette immense et invariable affection — que l'Impératrice rendait, cela est évident, à Nicolas II du plus profond de son âme — il est résulté pour le pays, pour la dynastie, pour des millions d'êtres humains... ce que l'on sait. Oh ! ironie inconcevable des choses humaines ! Une autre Souveraine — moins aimante et moins aimée — n'eût sans doute appelé près d'elle ni un « Philippe », ni un Raspoutine (2) — lui qui a agi sur le sentiment monarchiste en Russie comme un véritable corrosif ; une autre Impératrice, au lieu de rappeler constamment à Nicolas II qu'il était autocrate et devait se comporter comme tel, alors que de l'autocrate, dans le bon sens du mot, il avait si peu... — lui eût conseillé d'octroyer à temps les réformes et les concessions nécessaires, non de céder à la dernière minute et devant la menace, alors que l'orage grondait déjà... Mais trêve aux lamentations inutiles...

Famille à part, les événements du monde extérieur se reflètent assez peu, il faut le dire, dans ces pages souvent touchantes sans doute mais bien monotones. Certains, à vrai dire, impressionnent fortement le Souverain ; telles sont les catastrophes de la guerre du Japon, celle du « Petropavlovsk » notamment, qui fut du reste la plus tragique et qui arrache au Tsar ces lignes :

« 31 mars (13 avril 1904). Mercredi. Une nouvelle pénible et incomparablement triste est arrivée ce matin : lorsque notre escadre revenait vers Port-Arthur, le cuirassé « Petropavlovsk » heurta une mine, sauta et coula ; l'Amiral Makarow, la plupart des officiers et de l'équipage ont péri. Cyrille (3), légèrement blessé, Yakovlev commandant, plusieurs officiers et soldats, tous blessés, ont été sauvés. Toute la journée je n'ai pu revenir à moi. Après déjeuner, Alix s'est mise au lit. A deux heures, je suis allé assister aux prières pour le repos de l'âme de la Comtesse A. A. Tolstoï (4), morte aujourd'hui dans la matinée. Puis j'ai rendu visite à tante Michen (5) et à oncle Wladimir. J'ai dîné seul et me suis occupé. Que la volonté de Dieu se fasse

(1) J'ai parlé ici même très brièvement du premier volume. L'authenticité des lettres n'a pas été sérieusement contestée, je crois ; et pourrait, selon moi, difficilement l'être. Une petite feuille monarchiste paraissant à Berlin, le *Bulletin Hebdomadaire du Conseil Monarchiste Suprême*, faisait dernièrement en passant allusion aux « divergences entre le texte anglais et le texte russe » des lettres, comme étant de nature à permettre de douter de leur authenticité. L'observation est plaisante : les lettres ont été écrites en anglais ; si « divergences » il y a, c'est la faute du traducteur, et c'est le texte anglais qui doit faire foi : voilà tout. Psychologie bizarre que celle qui se révèle dans une remarque de ce genre, mais qui n'étonne pas...

(2) Un point d'histoire : c'est le 17/14 novembre 1906 que, d'après le « Journal », l'« homme de Dieu Grégoire de Tobolsk » (Raspoutine) fut introduit en présence du couple impérial. Journée néfaste à tout jamais.

(3) Le Grand-Duc Cyrille, fils du Grand-Duc Wladimir et cousin du Tsar. A cette occasion, les agences ne manquèrent pas de porter *urbi et orbi* la nouvelle que, le Grand-Duc Cyrille ayant échappé à la mort, un *Te Deum* d'actions de grâces avait été célébré (au palais de son père, je crois). On comprend le sentiment des parents ; mais pourquoi avoir ébruité le fait et donné à je ne sais plus quelle feuille parisienne l'occasion d'écrire : « Le clergé russe a le remerciement facile » ? !

On sait que Cyrille-Wladimirovitch s'est proclamé, l'an dernier, « Gardien du Trône » vacant russe. Une partie seulement des monarchistes l'a suivi.

(4) Femme de grand esprit et de grand cœur, « demoiselle d'honneur à portrait » (*Kamer-freilina*), parente de Léon Tolstoï. Tous ceux qui l'ont connue ne l'oublieront jamais !

(5) Grande-Duchesse Wladimir.

en toutes choses ! mais nous devons implorer sa miséricorde pour nous, pécheurs ».

Mutatis mutandis, quoiqu'à un degré peut-être moindre, les mêmes impressions sont ressenties et consignées après Liao-Yang, après Moukden, après Tsousima. A propos des fusillades d'ouvriers qui ensanglantèrent les rues de la capitale le 22 janvier 1905, Nicolas II trace ces lignes :

« Journée pénible ! De graves désordres ont eu lieu à Pétersbourg, par suite du désir des ouvriers de parvenir jusqu'au Palais d'Hiver. En divers endroits de la ville les troupes ont dû faire feu ; il y a eu beaucoup de tués et de blessés. Seigneur ! que cela fait mal et que c'est pénible ! Maman est venue chez nous de la ville, tout juste au moment de la messe. Nous avons déjeuné avec tout le monde. Je me suis promené avec Micha (1). Maman est restée chez nous pour la nuit ».

A propos de l'assassinat du ministre de l'Intérieur Plehwe, mis en pièces par une bombe le 15 (27) juillet 1904, Nicolas II note :

« En la personne du bon Plehwe j'ai perdu un ami et un ministre de l'Intérieur irremplaçable. Le Seigneur nous fait sévèrement sentir sa colère. Perdre deux serviteurs (2) aussi dévoués et aussi utiles en si peu de temps ! Que Sa sainte volonté soit faite ! Tante Maroussia (3) a déjeuné. J'ai reçu Mouraviev (4) qui m'a communiqué les détails de cet abominable épisode. Nous nous sommes promenés avec Maman. J'ai fait une promenade avec Micha sur mer. Nous avons dîné sur le balcon. Soirée merveilleuse ».

Ainsi Nicolas II sait sentir, sait plus ou moins réagir en réponse à certains événements dépassant les limites du cercle de famille — surtout quand il s'agit d'événements d'ordre militaire. Mais, en dehors de ces deux catégories de faits, bien peu de ce qui se déroule dans le monde extérieur semble l'impressionner. Il ne réagit pas — ou ne comprend pas — ou ne se rend compte qu'à demi.

Voiez les débuts de son règne. L'opinion publique modérée (les intransigeants ne nous intéressent pas en ce moment : rien n'eût pu les désarmer) s'attendait de sa part à des réformes libérales ; on s'imaginait que la période de réaction inaugurée en 1881 par Alexandre III (qui certes avait eu de bons côtés, mais n'avait pas été exempte de certains errements et de quelque exagération) ; on s'imaginait, dis-je, que cette période allait prendre fin et que le petit-fils marcherait sur les traces du grand-père (Alexandre II). Et on était, somme toute, prêt à se contenter de très peu. Ces espérances, ces aspirations se firent jour dans des adresses très modérées, très correctes, que diverses organisations, divers *Zemstvos* (conseils généraux) notamment, celui de la province de Tver en tout premier lieu, firent parvenir au Tsar. On attendait avec avidité sa réponse. Elle vint... Le 17/29 janvier, Nicolas II reçut dans la salle « Nicolas » du Palais d'Hiver à Petrograd, des députations venues de tous les coins de la vaste Russie. Et il leur tint ou plutôt leur lut ce discours :

« Je suis content de voir les représentants de toutes les classes venus pour témoigner leurs sentiments de sujets fidèles. Je crois à la sincérité de ces sentiments, de tout temps propres à tout Russe ; mais je sais que ces temps derniers des voix d'hommes se sont élevées dans certaines assemblées des *zemstvos* qui se laissent entraîner par des rêveries absurdes quant à une participation de représentants des *zemstvos* aux affaires du gouvernement. Que tous sachent que tout en consacrant toutes mes forces au bien du peuple, je maintiendrai les principes de l'autocratie aussi fermement et inébranlablement que l'a fait mon inoubliable père défunt ».

L'effet produit sur l'immense majorité de la Russie intellectuelle par ces paroles fut aussi formidable que déplorable. Cette expression de « rêveries absurdes » ne s'oublia pas ; elle survécut à toutes les crises et est entrée dans l'Histoire à tout jamais. Voyons maintenant ce que le Tsar lui-même dit de cette journée dans son « Journal » :

« 17-29 janvier 1895. Mardi. Journée fatigante. Après une courte promenade ai reçu les rapports de Vannovsky (5) et de Chichkine (6).

(1) Grand-Duc Michel, frère du Tsar.

(2) L'assassinat de Plehwe avait été précédé par celui du Gouverneur général de Finlande, Bobrikow.

(3) Princesse Marie-Maxilianeovna de Bade.

(4) Ministre de la Justice.

(5) Ministre de la Guerre.

(6) Gérant du Ministère des Affaires étrangères.

Avons déjeuné chez Xénia et Sandro (1). Me suis senti terriblement ému avant d'entrer dans la salle Nicolas, où j'ai tenu un discours aux députations de la noblesse, des zemstvos et des villes. Après quoi ai commencé la réception des députations, chacune à part, dans la salle des « Concerts ». Nous sommes rentrés chez nous à quatre heures et demie. Je me suis promené au jardin avec l'oncle Serge (2). Dîné à huit heures, avec J. I. Schakhovskoï (qui était de service) ».

Et c'est tout.

Les Souverain ne saisit pas l'importance extrême du moment ; ni ce qu'on attend de lui ; il dit à peu près le contraire de ce qu'une juste compréhension non seulement des intérêts du pays mais des siens propres eût dû lui faire dire (ou lire) ; et après l'événement il ne se rend pas compte non plus de la faute commise. Faute qui laissa, hélas ! je l'ai déjà dit, des traces indélébiles. Les « réveries absurdes » sont devenues un morceau d'Histoire ; mais c'est au grand désavantage de Nicolas II lui-même, de la dynastie, de la monarchie russe (3).

Comte PEROVSKY.



La Terre de Vision Le monde ne le verra plus

Nous n'arriverons pas à Jérusalem, par étapes sous la tente, au trot des petits ânes et des chevaux comme on le faisait dans les premiers temps des pèlerinages ; il n'y a plus de caravanes ; leurs guides sont devenus chauffeurs ou hommes d'équipe sur la nouvelle ligne du Caire à Jaffa. C'est cette ligne que nous prendrons. Nous quittons le Caire, le Mercredi saint par un soir lourd, au milieu d'Arabes obsédants qui vendent des oranges, des cartes postales, des cigarettes et d'horribles poupées en caoutchouc qui grimacent. Comme nous n'entrerons à Jérusalem qu'à midi le lendemain, le Père Directeur a obtenu de Rome la licence de dire la Messe à minuit et demi dans la gare d'Elkantara, au bord du canal de Suez. Dans le train bondé la chaleur est accablante ; la nuit vient vite, jetant ses voiles légers sur de fabuleuses régions : Zagazig, l'ancienne Bubaste, la Ville des chats évoquée par Ezéchiel dans sa prophétie contre l'Égypte, Pithoüs bâtie par les Hébreux durant leur oppression sous les Pharaons. C'est la terre de Gessen que nous traversons, la terre concédée à la famille de Jacob, où les Hébreux pullulèrent et dont ils regrettaient les oignons lorsqu'ils murmuraient contre Moïse dans le désert. Tout sommeillant, l'esprit plein de dieux et de mosquées, je me réveille à Elkantara : la nuit est bleu sombre mais transparente ; un silence étrange nous accueille, ce silence spécial au voisinage de l'eau mais renforcé encore par la proximité du profond désert. Nous attendrons ici quatre heures. Nous traversons en bac le canal de Suez où des feux glissent. Sur le quai, de grands méharistes, le casque enveloppé d'un couffieh lanc rattaché par

des cordelières d'or, passent beaux comme des archanges ; ils sont chargés de la police du Sinaï.

Cette petite gare de bifurcation, c'est l'entrée de l'Asie. Rien n'est émouvant comme de scruter pour la première fois dans cet endroit banal le visage nocturne de notre auguste aïeule, de respirer l'haleine subtile venue du Sinaï et de l'Horreb, des lieux inoubliables où brûla le Buisson ardent, où retentit la voix de Jéhovah parmi les éclairs et le tonnerre. En vain les machines, les charbons, les blocs de fer de l'Occident sont là ; dans cette nuit singulière ces choses savantes et précises paraissent de barbares idoles confuses et dédaignées, et l'on n'entend que ce silence musical où tous les bruits distinctement chantent comme sur une lyre sonore mieux qu'aux ramures du chêne de Dodone. Toute rumeur y est un oracle, tout cri une prière.

Dans la salle d'attente où nous nous entassons pour commémorer la Cène, nous pensons tout naturellement aux assemblées des premiers chrétiens ; nos rites reprennent leur sens secret, plus solennels encore d'être célébrés à deux pas du désert par des chrétiens perdus parmi les infidèles. Messe basse à la splendeur cachée et dont l'humilité grandiose illustre ici mieux que toute pompe liturgique le verset de l'Introït que je lis dans mon missel sous un éclairage de fortune : « *Nos autem gloriari... Il convient de nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ en qui est notre salut, notre vie et notre résurrection.* »

Ici commence vraiment notre pèlerinage, où nous devons rejeter les symboles imparfaits qui nous ont retenus jusqu'ici et vivre des réalités du Verbe incarné.

Le train nous reprit. Emportant dans notre cœur la manne mystérieuse, nous allions vers la Terre Promise. L'aube se leva sur les pays de nos histoires saintes, les régions où Samson trouva le miel dans la gueule du lion et massacra les Philistins avec une mâchoire d'âne ; Gaza apparut dont il transporta les portes sur ses épaules et qui n'est plus maintenant qu'un pauvre village de terre battue aux toits de chaume. Puis ce fut Lydda verdoyante dans ses oranges. Dès qu'on l'a quittée, le paysage n'est plus qu'une montée aride et désolée, où le chemin de fer s'époumonne en suivant des torrents desséchés, en s'engouffrant dans des ravins chauves ou piqués d'épines et d'herbes rares où broutent les chèvres noires. Puis il s'arrête dans une gare quelconque : c'est Jérusalem.

Un quai sous un toit de fonte ; des ballots de marchandises, une foule sordide et bariolée qui crie dans la poussière... Mais qu'importe ! Je ne vois que les religieux français, accourus au-devant de nous, des larmes aux yeux ; je ne vois que des pèlerins tombant à genoux dans la cohue des bagages et des hommes d'équipe en baisant le sol de la Ville Sainte et qui chantent d'une seule voix en frémissant d'allégresse le psaume *Laelatus sum in his quae dicta sunt mihi : Je me suis réjoui dans ces mots qui m'ont été dits : Nous irons dans la Maison du Seigneur...*

Oui, c'est la Terre Sainte foulée par les pas de Dieu, que nos lèvres, nos mains et nos genoux ont le bonheur de fouler et cette joie est plus forte que toutes les désillusions de nos sens.

Des voitures nous ont emportés dans la poussière à l'Hôtelierie de Notre-Dame de France, qui s'élève toute blanche près de la porte de Damas, au nord de la ville. Au milieu de ce quartier tout moderne, les devantures de magasins où

(1) Grande-Duchesse Xénia et Grand-Duc Alexandre, sœur et beau-frère de l'Empereur.

(2) Grand-Duc Serge, Gouverneur général de Moscou, assassiné en février 1905, mari de la Grande-Duchesse Elisabeth, sœur de l'Impératrice, assassinée par les Bolchéviki en 1918.

(3) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

s'exhibent chapelets, médailles, cartes postales, bibeloteries pieuses en nacre et en bois d'olivier rappelleraient fâcheusement les rues de Lourdes, n'était cette belle couleur dorée des pierres dans le soleil.

Après une longue sieste sous la moustiquaire où des cris d'hirondelles et des sonneries de cloche traversent ma somnolence, je m'éveille dans ma chambre fraîche, aux murs blanchis à la chaux. Il est près de quatre heures, et nous devons nous rassembler dans le vestibule pour aller au Cénacle suivre la voie de la Captivité et méditer à Gethsémani sur l'Agonie du Sauveur.

Pour se rendre au Cénacle il faut traverser les quartiers grecs et arméniens, hautes murailles mornes badigeonnées d'ocre, et franchir la porte de David. Puis on se trouve devant une médiocre mosquée à l'entrée rébarbative. Avant le XVII^e siècle, un sanctuaire bâti par les Croisés commémorait ici l'institution de l'Eucharistie. Les Musulmans l'arrachèrent aux Franciscains, sous le fallacieux prétexte que David y avait été enseveli, ce qui n'est prouvé par aucun document, et pour honorer sa tombe ils transformèrent cet édifice en mosquée ; on voit encore une voûte gothique aveuglée ; mais l'œil méfiant d'un concierge à qui nous devons donner un bakchich et les babouches qu'il nous faut enfileur pour avoir le droit d'entrer, les tapis paresseux qui luisent sombrement sous les lampes suspendues, l'absence intolérable ici plus que partout ailleurs de la Présence réelle, tout nous crie que les pierres ont oublié.

A quelques pas s'élève l'église de la Dormition ; là aussi, au XII^e siècle, un sanctuaire honorait l'emplacement où, dit-on, mourut la Très Sainte Vierge. Il n'en reste pas une pierre. Mais lors de son fastueux voyage en 1898, Guillaume II reçut du Sultan la concession de ce terrain et le confia aux Bénédictins de Beuron, qui y bâtirent l'église de l'Assomption de style roman assez froid et fâcheusement orné d'un clocher aux allures guerrières. Nous descendons dans la crypte où notre Directeur nous lit l'indicible sermon après la Cène, tandis que nous arrive confusément la psalmodie des moines qui récitent les heures. Alors la déception s'efface. Sous l'incantation du texte divin le Christ nous redonne sa Présence. Il nous apparaît comme aux apôtres après la résurrection lorsqu'il leur disait : « La paix soit avec vous », et ses plaies rayonnent à ses mains et à ses pieds. « *Je ne vous laisserai pas orphelins, entendons-nous lire dans cette crypte, je viendrai à vous. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous* ». Paroles qui se vérifient dans tout cœur de chrétien après dix-neuf siècles. Paroles qui dans cet air d'Orient deviennent plus réelles encore ; il les a prononcées à quelques pas d'ici, et peut-être était-ce par le même soir vermeil.

Les yeux encore pleins de cette vision, nous suivons le même chemin qu'il prit lorsqu'il sortit du Cénacle pour se rendre à Gethsémani. Nous contournons les remparts de Soliman ; ce n'est pas la même enceinte qu'au temps de Notre-Seigneur ; elle était plus à l'est ; mais de l'étroit ser tier rocaillieux qui la longe, notre vue s'étend sur la même vallée du Cédron, les mêmes tombes juives qu'il dut voir ; cette pente que nous descendons, amas de cailloux et de broussailles, avec çà et là des herbes, des figuiers de barbarie, c'est l'ancien Ophel, la Jérusalem du temps de David et de Salomon ; plus bas, ce tas de pierres amoncelées c'est la fontaine de Gihon, où Salomon fut proclamé roi ; cet abreuvoir c'est la piscine

de Siloé où fut guéri l'aveugle-né ; le village moderne de Siloé monte de l'autre côté de la vallée les versants du Mont du Scandale, où Salomon dressa des autels aux dieux de ses femmes et où maintenant s'élève le monastère des Bénédictins de la Pierre qui vire. Lui faisant suite, c'est le Mont des Oliviers que couronnent maintenant des couvents, des églises. Ces maisons blanches ce sont les bourgs de Bethphagé et de Béthanie ; ce minaret c'est la mosquée élevée au lieu de l'Ascension ; cette tour et ce monastère c'est le Carmel du Pater, l'emplacement du fameux Eleona de Sainte Hélène, de la retraite sacrée où Notre-Seigneur aima aller passer la nuit lorsqu'il avait enseigné dans le temple ; puis plus bas, dans les cypres, Gethsémani gardé par les Franciscains et que dominent malencontreusement les gros clochers bulbeux de l'église russe.

Le soir lumineux est d'une sérénité sonore, où le bruit le plus oratoire est une musique enchanteresse qui, loin de dissiper le recueillement, l'élargit jusqu'au ciel ; et le sifflement de la faucille de cet enfant qui coupe des herbes est comme un chant de fête, l'âme même de ce soir extasié, ce soir du Jeudi Saint où tous les souvenirs de notre Dieu nous escortent comme les ombres qui se pressaient autour d'Enée sous les myrtes de l'Erebe.

Nous traversons le Cédron qui n'est qu'un lit de cailloux et nous tombons sur la grande route qui va de Jérusalem à Jéricho ; adossée à un verger d'oliviers, une baraque de limonade et d'oranges luit faiblement. Un chien jappe. Nous nous enfonçons dans un long couloir de murs blancs au bout duquel apparaît entr'ouverte une porte couleur de sang figé, avec un anneau de fer au milieu ; au fronton une grossière enluminure italienne représente l'Ange reconfortant Jésus dans son agonie avec ces mots : *Gesu all' orto* ; un escalier ascenda à la Grotte dont les voûtes sont noircies par la fumée des cierges. Ici les disciples s'endormirent pendant que leur Maître était allé prier à la distance d'un jet de pierre ; ici Judas vint avec les torches, les lanternes, les épées, les bâtons. C'est ici le lieu de la plus perverse trahison, où nous devons déposer le fardeau de nos laches sommeils lorsque le Juste soufre et le Pauvre a faim.

Elle est humble, cette chapelle, comme une église de campagne, avec ses autels, ses bancs de bois et ses niais ex-voto. Image de notre misère ; il semble qu'on ait eu honte de la décorer richement ; elle ne pouvait l'être ; il fallait qu'elle fut ainsi pour attester l'infirmité de notre amour, nos trahisons répétées ; et dans son enlacement nous comprenons mieux l'insistance du Sauveur après la Cène à nous redire que nous ne pouvons vivre que de Lui ; nous comprenons mieux que sans Lui nous ne pouvons rien faire que retomber à notre néant de créatures soumises à la mort.

Nous revenons silencieusement sur la route — la route qui va de Jérusalem à Jéricho, celle même qui conduit à l'hôtellerie où le Bon Samaritain confia le voyageur déponillé et blessé par les voleurs... La nuit est descendue très vite, cette délicieuse nuit transparente d'Orient. La lune — c'est le mois de Nizan — éclaire Jérusalem et l'enceinte crénelée de Soliman ; celle-ci enfermant les toits plats, les coupôles, les tours, les minarets de la Ville Sainte, la fait étrangement ressembler à la Solyme des miniatures de nos vieux manuscrits ; et c'est bien ainsi que nous l'imaginons. Même les autos qui glissent à toute allure comme des dragons d'Apocalypse aux énormes yeux fulgurants ne détruisent pas le charme de

cette heure sereine où les Bédouins drapés de loques ramènent leurs troupeaux comme au temps du Bon Pasteur. Un cortège de religieuses passe en murmurant des prières.

C'est ainsi que l'âme de Jérusalem se donna à nous dès le premier soir.

ROBERT VALLÉRY-RADOT.



Deux petits mystères (1)

Sur le Chemin d'Emmaüs

Anne et Pierre, les jumeaux, ont promis un pèlerinage au « Vieux Bon Dieu de Tancrémont », haut Christ du XV^{me} siècle, habillé d'une longue chemise et dont la face ravagée reçoit les hommages de la région. C'est au sommet de la colline ardennaise d'où l'on découvre l'horizon de l'ancienne Allemagne, à présent redevenue la Belgique wallonne. Les deux petits ont communiqué le matin à la messe de la vallée et se sont mis en route ensuite. Les autres enfants ont décidé d'aller les attendre à mi-côte du chemin qui traverse le bois déjà touché par l'automne. Il y a là un banc rustique sur lequel ils sont tous assis bien sagement.

JACQUELINE

Les pèlerins sont longs à revenir. Je m'ennuie.

JULIEN (*faisant mine de descendre du banc*)

Je vais les chercher.

MARIE-COLETTE

Tu es trop petit. Tu n'arriveras jamais ou tu te perdras en route.

JULIEN

Pas si je semais des cailloux comme le petit poucet...

MARIE-COLETTE

Le loup te mangerait.

CLAIRE (*tenant Chantal sur les genoux*)

Voyons, ne l'effraye pas. Il n'y a plus de loups.

JULIEN

Pas même de renards. Le garde a tué le dernier.

MARIE-COLETTE

Il y a encore des nains, des chouettes, des sorcières et des crapauds volants.

JULIEN

Alors je n'irai pas.

JACQUELINE

Pokron ! On n'a jamais vu de nains.

JULIEN

Mais j'ai vu un crapaud... Il ne volait pas.

MARIE-COLETTE

Parce qu'il venait de manger trente limaçons et deux cents saute-relles. Cela l'alourdissait.

CLAIRE

Pourquoi lui conter de telles balivernes ?

JACQUELINE (*se levant*)

J'entends des pas sur la route.

JULIEN

J'ai peur. Si c'étaient des brigands ! Ce n'est pas pour moi... mais Chantal ne pourrait courir assez vite.

CLAIRE

Hé bien, viens ici près d'elle. Tu dois avoir du courage pour deux.

JULIEN (*ramassant une frêle baguette*)

Je prendrai ce bâton et si...

MARIE-COLETTE

Cette fois, ce sont les pèlerins. On les aperçoit à un tournant. Ils vont vite.

JACQUELINE

Qu'ils doivent avoir chaud !

CLAIRE

Je ne leur trouve pas l'air naturel.

MARIE-COLETTE

On les distingue à peine. De loin on dirait de vrais voyageurs.

JULIEN

Maintenant j'oserais bien aller à leur rencontre.

CLAIRE

Il ne faut pas. Laissons-les à leur recueillement.

MARIE-COLETTE

Mais le pèlerinage est fini, il n'y a plus qu'à rigoler.

JACQUELINE

Que sont-ils allés demander ?

CLAIRE

Nous n'en savons rien. Ils ont décidé cela entre eux.

JULIEN

Alors c'est un secret ?

MARIE-COLETTE

Oh ! je le connais.

JACQUELINE

Parce que tu as écouté à la porte.

MARIE-COLETTE

Crois-tu ? Non, non, j'entends tout malgré moi.

JACQUELINE

C'est Anne qui a eu l'idée.

(1) Voir la *Revue catholique* du 30 novembre.

MARIE-COLETTE

Mais c'était en remerciement de la bonne place de Pierre en excellence.

CLAIRE

Hé bien, c'est leur affaire. Ne faisons pas semblant de savoir, Chacun a ses secrets.

JACQUELINE

Mais le Bon Dieu sait tout.

JULIEN

Il fait comme Marie-Colette. Il entend sans écouter.

CHANTAL (*appelant*)

Pierre et Anne !

(*Les pèlerins sont à portée de la voix. Ils vont d'un pas régulier. Ils sont graves et ne font pas mine de s'arrêter.*)

MARIE-COLETTE (*debout en travers de la route*)

On ne passe pas ! Avez-vous mangé de la tarte au moins après vos prières ?

PIERRE (*lentement*)

Du pain seulement, du pain rompu devant nous.

ANNE (*de même*)

Et nous avons bu du vin.

CLAIRE

Comment dites-vous ?

MARIE-COLETTE

C'est absurde.

JACQUELINE

Il n'y a pas de vin à Tancremont.

JULIEN

Du pain ! J'aime mieux de la tarte.

CHANTAL (*en écho*)

Tarte !

CLAIRE

Y avait-il beaucoup de monde devant le Vieux Bon Dieu ?

PIERRE (*mystérieusement*)

Nous n'y sommes pas allés... Il est venu à nous.

ANNE (*de même*)

Nous avons cru que c'était le-vieux vagabond Labasse.

PIERRE

Mais quand nous nous sommes assis avec Lui sous la tonnelle et qu'il a tiré la miché de sa besace et la gourde de sa poche...

ANNE

Oh ! moi j'étais loin de penser... Pourtant j'aurais dû... Il s'était déjà mis à nous parler sur la route.

PIERRE

Il avait commencé en wallon... Moi je comprends un peu... mais Anne s'est mise à rire...

ANNE

Dame ! c'est une drôle de langue... on dirait une chanson.

PIERRE

Je Lui ai dit que nous avions communie avant de partir, que nous communions chaque fois que nous en avons l'occasion.

ANNE

Alors Il a parlé français et sa voix ressemblait au bruit du ruisseau de Cheslery.

PIERRE

Il a dit que nous faisons bien, que le Christ est heureux d'entrer dans l'âme des enfants malgré le renouvellement du Calvaire.

ANNE

Il a dit : la mort c'est la vie, la souffrance c'est l'amour, le ciel c'est le bonheur.

PIERRE

Je ne me rappelle pas toutes les paroles. Il a parlé longtemps, tout le temps de la montée...

ANNE

Mais nous ne sentions pas la fatigue.

PIERRE

J'aurais pu marcher si facilement.

ANNE

Mon cœur brûlait et bondissait dans ma poitrine.

(*Ils se taisent soudain.*)JACQUELINE (*timidement*)

Et ce n'était pas le vieux Labasse ?

PIERRE

Il en avait toute l'apparence.

ANNE

Oui, le même habit de misère...

PIERRE

Mêmes barbe et cheveux longs...

ANNE

Un bâton à la main...

PIERRE

Sur l'épaule une lourde besace.

JULIEN (*impétueusement*)

Pourquoi ne lui avez-vous pas donné un sou ?

PIERRE

C'est Lui qui nous a offert à manger.

ANNE

Il nous a menés sous la tonnelle.

PIERRE

Mais Il n'a rien pu commander. Le café était plein de consommateurs. Personne ne s'est occupé de nous.

ANNE
Il y avait sur la table une assiette et une tasse. Sur l'assiette, Il mis son pain.

PIERRE
Dans la tasse Il a déversé le vin de sa gourde...

ANNE
J'ai senti une faim dévorante...

PIERRE
Moi une soif inextinguible.

MARIE-COLETTE (*étourdiement*)
Mais vous aviez bien déjeuné !

ANNE
Il a vu que nous étions affamés.

PIERRE
Il n'a pas coupé le pain.

ANNE
Il l'a rompu exactement en deux portions.

CLAIRE (*distrainement*)
Et lui alors ?

PIERRE
Il n'a rien gardé, mais Il a dit :

TOUS LES ENFANTS (*soudain éclairés*)
« Prenez et mangez ».

ANNE
Pour le vin Il a tendu de même la tasse, avec les paroles...

TOUS
« Prenez et buvez ».

PIERRE
Et nous avons mangé...

ANNE
Et nous avons bu.

MARIE-COLETTE (*passionément*)
Et alors?...

PIERRE
Alors nous avons voulu Le remercier.

ANNE
Mais il n'y avait plus personne.

JACQUELINE (*tenace*)
Et le vieux Labasse ?

ANNE
Tu sais bien qu'il est mort l'automne dernier. Nous aurions pu deviner plus vite...

CLAIRE
Il a fallu la fraction du pain...

MARIE-COLETTE
Et les paroles,

JULIEN
Vous êtes tout de même allés jusqu'à la Chapelle ?

PIERRE
A quoi bon ? Nous sommes repartis tout de suite.

ANNE
Notre pèlerinage était fait...

PIERRE
Et nous avons hâte de vous conter la merveille.

CLAIRE
Nous n'appellerons plus ce chemin-ci comme avant.

MARIE-COLETTE
Pourquoi ? C'est toujours le chemin qui mène à Tancremont.

CLAIRE
Mais Pierre et Anne ne marchaient-ils pas sur une route de Palestine ?

JACQUELINE
Où un voyageur les a rejoints...

MARIE-COLETTE
Qui les accompagna en causant jusqu'à Emmaüs.

PIERRE
Et là Jésus s'est fait connaître...

ANNE
A la fraction du pain.

(*N'ayant plus rien à dire et acceptant le miracle, les enfants redescendent animés et heureux.*)

HENRI DAVIGNON.



Les Semaines Sociales et la Représentation des Intérêts

Conclusions

Pour me distraire des *Cahiers des Etats Généraux*, pour changer d'air, pour mettre à l'épreuve les idées développées par M. Valois et ses collaborateurs en matière de représentation des intérêts, j'ai lu plusieurs leçons faites l'an dernier à la *Semaine Sociale* de Strasbourg (1). Le sujet proposé aux Semainiers était : *Le rôle économique de l'Etat*.

(1) Un volume chez Gabalda. On connaît ces assises annuelles, brillantes et fructueuses, des catholiques sociaux de France.

Mon attention a été particulièrement retenue par la leçon inaugurale du distingué M. Duthoit, le professeur de Lille dont on sait la compétence, la largeur de vues, le désintéressement et l'activité, puis par les leçons de M. Boissard et de M. Martin St-Léon, deux noms très favorablement connus de quiconque s'occupe de sociologie, de droit ou de science politique.

* * *

Comment adapter l'Etat à ses fonctions économiques ? se demandait M. Duthoit. Le savant professeur décrivait d'abord le politique et l'économique, séparés au début du XIX^e siècle par la fameuse maxime du « laissez-faire, laissez-passer », tendant ensuite à se rejoindre à la faveur d'un mouvement général que des intérêts multiples en même temps que des doctrines diverses contribuaient à alimenter. Il montrait les difficultés qui se sont levées lorsqu'il s'est agi d'adapter l'Etat à ses fonctions économiques, difficultés provenant de la destruction des organismes locaux et professionnels, de l'emprise de la ploutocratie et du syndicalisme. Il s'attachait enfin aux essais tentés pour réaliser la coordination nécessaire du gouvernement et des activités libres.

« Contact de la politique et de l'économique, oui certes, disait-il, mais non pas confusion et absorption du gouvernement par l'atelier ou de l'atelier par le gouvernement, car il faut que chacun exerce sa fonction : le producteur en faisant sortir la richesse des sources où elle est cachée, l'homme d'Etat en assurant au producteur la possibilité de remplir sa tâche selon la justice et dans la paix. »

Les promoteurs du mouvement des *Etats Généraux* ne parlent pas un autre langage.

« L'Etat, continuait M. Duthoit, ne peut pas s'adapter, s'il n'utilise pas les énergies particulières. Mais comment se donner tant de nouveaux associés sans abdiquer en leur faveur plus que la sagesse ne permet ? Il faut que l'Etat accepte et provoque toutes les collaborations nécessaires et il faut aussi que l'Etat reste fort. N'y a-t-il pas là une antinomie ? Comment la réduire ? »

C'est bien la question que se sont posée M. Valois et ses amis et l'on connaît la réponse qu'ils y ont faite.

N'ayant pas charge de formuler une réponse catégorique, mais plutôt d'ouvrir la voie aux autres orateurs, M. Duthoit envisageait à grands traits les solutions possibles et il disait : « Le moment viendra où l'architecte de la cité devra faire état du chemin qu'ont parcouru depuis lors le « politique » et l'« économique » pour se rejoindre. Le grand corps qui serait appelé à faire entre l'une et l'autre la soudure serait-il juxtaposé à l'ordre politique ou incorporé à lui ? Faut-il un Conseil supérieur des professions ou faut-il transformer le Sénat et en faire comme la synthèse de toutes les vies collectives ? »

* * *

A cette question capitale, Messieurs Boissard et Martin St-Léon ont, eux, répondu résolument.

Non, ont-ils prononcé tous deux, point de parlement professionnel, au sens où l'on entend généralement le mot « parlement ».

Sans doute M. Boissard accepte très volontiers l'idée de faire entrer au Sénat, dans une proportion de 1/5 ou de 1/4, des représentants attirés des grands corps nationaux. L'idée avait été fortement soutenue en Belgique lors de la réforme du

Sénat ; elle n'a trouvé qu'une réalisation très imparfaite dans le système de la cooptation qui fonctionne aujourd'hui.

Mais il repousse énergiquement tout projet qui opposerait à une assemblée politique élue par le corps électoral actuel une assemblée professionnelle dotée de pouvoirs législatifs identiques. Ce serait le chaos, dit-il, le heurt des égoïsmes corporatifs, le règne des mandats impératifs formulant des revendications particulières, l'incompétence juridique manifeste.

Je me plais à noter encore la concordance absolue de cette manière de voir avec celle qu'expriment depuis plusieurs mois les *Cahiers des Etats Généraux*.

M. Martin de St-Léon abonde dans le même sens et les pages sont à lire où il expose les raisons qu'il a de s'insurger contre la conception d'une assemblée législative professionnelle.

« J'entrevois, disait M. Boissard, un conseil économique national suprême émanant de tous les corps, officiels ou libres, représentatifs des grands intérêts territoriaux ou corporatifs, avec — je le répète — une compétence consultative très étendue, mais pas de pouvoir législatif. »

« Pas, non plus, de pouvoir réglementaire, au moins en principe ; celui-ci devant être de préférence délégué à des organismes plus spécialisés : conseils régionaux ou professionnels. »

Ici la pensée de M. Boissard se précise. Elle est prudente, attentive à ne rien compromettre de ce qui, dans l'état actuel des institutions, peut être utilisé. C'est le trait caractéristique de sa remarquable leçon : un sens pratique très aiguisé, un souci marqué de procéder par étapes et de ne pas créer d'organismes superflus.

L'organisation légale des professions lui apparaît comme un idéal auquel on doit tendre, mais qui n'est susceptible que d'une progressive et lente réalisation. En attendant, il faut vivre et améliorer les différents facteurs de notre vie sociale et politique.

Un fait typique m'a frappé dans la leçon de M. Boissard. Je dis « typique », car d'autres faits du même genre pourraient être cités, et l'on en trouverait en Belgique aussi bien qu'en France. Parlant des difficultés auxquelles le Parlement français se heurtait à propos de la création de chambres d'agriculture, il disait : « Le gâchis et l'incohérence dans lesquels se débattent à tour de rôle les deux Chambres ne sont pas imputables aux vices des méthodes du travail parlementaire, mais bien aux oppositions radicales des manières de voir des principaux intéressés eux-mêmes, des représentants les plus qualifiés de l'agriculture qui n'arrivent pas à se mettre d'accord. »

Le mauvais particularisme, l'égoïsme, les susceptibilités personnelles : voilà le grand obstacle à bien des réformes utiles ; ne nous laissons pas de le répéter. Et l'on voit ici une fois de plus de quel secours incomparable est la religion qui prêche l'humilité, l'oubli de soi-même et le dévouement au bien commun. Le progrès moral et religieux — intimement unis d'ailleurs — est la condition indispensable de toute réforme sociale sérieuse et durable.

* * *

Au point où nous en sommes arrivés, après cette enquête déjà longue et sans préjudice à de nouvelles études, il nous semble permis de dégager quelques conclusions ; nous les formulons comme suit :

1. Un vaste et profond mouvement, grossi chaque jour,

porte notre société contemporaine vers la représentation des intérêts, tant spirituels que matériels.

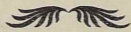
3. Ce mouvement, dans son ensemble, doit être tenu pour un phénomène heureux ; il mérite d'être favorisé énergiquement.

3. Les formes sous lesquelles la représentation des intérêts peut se réaliser sont multiples.

4. Actuellement il paraît surtout opportun de préconiser la constitution d'organismes représentatifs des intérêts, en dehors du Parlement et non au sein du Parlement, celui-ci gardant sa fonction et ses pouvoirs. Les corps représentatifs des intérêts seront donc, pour le moment du moins, des assemblées consultatives.

5. La formation de « Semaines professionnelles » — nous préférons cette dénomination à celle, trop restreinte selon nous, de « Semaines économiques » — est un moyen efficace de promouvoir l'idée de représentation des intérêts, et d'en assurer progressivement la réalisation. Dans ces Semaines professionnelles, les groupements patronaux et les groupements ouvriers prendront contact au sein des différentes professions, feront valoir leurs revendications, formuleront des résolutions pratiques. Ainsi l'organisation corporative ira de pair avec la représentation des intérêts. Ces deux réformes, issues du même principe, se soutiendront mutuellement.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.



La guerre des femmes : Louise de Bettignies (1)

Au moment où commence l'histoire que je vais vous conter, « Alice », celle qui en fut l'héroïne, n'était plus une toute jeune fille, mais, mariée, elle eût encore fait une très jeune femme. Petite, le regard vif, la bouche riieuse, elle parlait vite et beaucoup. Dès le premier contact, on était surpris et conquis. La surprise venait du flot de mots légers qu'elle jetait en cascade avec une gaieté de petite fille ; la conquête, de ses idées fermes sous les mots brillants. Des sots, parce qu'elle était étourdissante, l'ont prise pour une étourdie. C'était un cerveau très sûr, au service d'une âme dominatrice.

Elle se trouvait à Lille, dans la maison de sa mère absente, quand les Allemands arrivèrent dans cette ville, en octobre 1914. Après quelques semaines, elle étouffa et voulut aller prendre l'air en France libre. Elle s'enquit vivement d'un passage vers la Hollande et partit. Elle n'a laissé nulle relation de ce voyage, qui dut être pittoresque. Ce qu'on connaît, c'est l'étrange aventure qui lui advint à Folkestone. Les évadés de France et de Belgique, très nombreux alors, qui prenaient passage à Flessingue pour l'Angleterre étaient, à leur arrivée sur la terre britannique, soumis à un examen minutieux. On les faisait entrer, dès la sortie du paquebot, dans une salle entièrement occupée par une large et très longue table. Une quinzaine d'officiers et de fonctionnaires étaient assis d'un côté de cette table. De l'autre côté, les voyageurs défilaient, passant tour à tour devant chacun de ces hommes, qui leur posaient à voix basse, les uns graves comme des confesseurs, les autres souriants, des questions diverses et souvent indiscrettes.

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques.

Quand ce fut le tour de la jeune fille de Lille, la foule qui la suivait se trouva bientôt bloquée. Au lieu de passer vite comme les autres et de céder son tour aux suivants, elle s'attarda.

— Vous venez de France ? lui avait-on dit. Que s'y passe-t-il ? Avez-vous quelque chose à nous dire sur l'armée occupante ?

Ce qu'elle avait à dire était sans doute intéressant, car les officiers voisins de son examinateur, quittant leur place, se rapprochèrent les uns des autres et braquèrent bientôt sur la jeune Française une impressionnante quantité de grands yeux bleus. Elle parlait à mi-voix, avec un calme parfait, mais un peu vite. Elle vit bientôt qu'ils ne la comprenaient pas entièrement. Alors elle continua sa déposition en anglais. Ils lui en surent gré et commencèrent à l'admirer beaucoup. L'un d'eux, étonné qu'elle connût certains détails que seuls les soldats ennemis avaient pu lui révéler, lui demanda son secret pour rendre ces gens bavards.

— Je parle leur langue, Monsieur.

— Alors vous connaissez aussi l'allemand ?

Elle sourit, heureuse d'avoir conquis ces beaux *gentlemen* figés devant elle. Elle se garda, n'étant point vaine, d'ajouter qu'elle parlait aussi l'italien. Et sa déposition continua.

— Nous feriez-vous l'honneur, lui demanda tout à coup un officier, de retarder votre embarquement pour la France, afin de nous accorder une autre conversation comme celle-ci ?

Elle rougit.

— Est-ce vraiment si nécessaire, Messieurs ?

Ils insistèrent, et elle céda.

Dans la soirée, une automobile de ce service de l'*Intelligence britannique* qu'en France nous appelons plus modestement le *Service des Renseignements*, déposait Louise de Bettignies à l'hôtel. Elle monta dans sa chambre, la tête en feu. Nos Alliés venaient, à la suite d'une réception de la plus haute courtoisie, de lui demander une chose terrible.

— Un des nôtres, lui avait dit un officier général, va se rendre à Saint-Omer ; il vous présentera, si vous le permettez, au maréchal French, qui vous confirmera notre requête : nous voudrions que vous fîssiez la navette entre Lille et nous, afin de nous rapporter régulièrement des renseignements comme ceux que vous venez de nous donner.

On demandait à cette évadée de retourner en prison ; à cette créature ardente, ivre de liberté, de se faire l'esclave d'un devoir dur, iagrat, sans grandeur apparente ; à cette fille de race de courir les routes comme une aventurière ; et, pour seule gloire, celle de se tenir bien droite, un matin gris, devant le peloton d'exécution.

Quoiqu'elle fût brave, elle frissonna. D'autres auraient refusé net. Elle promit de réfléchir et de prendre conseil. Et le lendemain elle courait en France, impatiente de trouver auprès des siens le calme dont, après une telle secousse, elle avait besoin pour se déterminer en toute sagesse.

Mais qui donc était-elle, pour avoir fait sur nos Alliés cette impression ? Sans m'attarder aux détails, je vais raconter à grands traits sa vie de jeune fille, toute simple et cependant tragique comme n'importe quelle vie humaine qu'on regarde bien.

Louise, Marie, Jeanne, Henriette de Bettignies, née le 15 juillet 1880, en la fête de Saint-Henri, était la septième enfant de Henri de Bettignies. Sa mère était une Mabile de Poncheville. Les Bettignies étaient d'ancienne noblesse, et Louise, qui tenait à son nom, se flattait que le blason de ses ancêtres figurât avec honneur dans l'armorial du Saint-Empire. Originaires de la région de Saint-Amand, près des rives de l'Escaut, les seigneurs de Bettignies avaient longtemps dépendu de la couronne de Charlemagne. En 1818, le grand-père de Louise, Maximilien-Joseph, vint de Tournai où il avait épousé la fille d'un notable fabricant de porcelaine, Peterinckx, et prit à Saint-Amand la suite d'une dynastie de faïenciers fameux, les Fauquet. La maison connut notamment au cours de l'Empire, une grande prospérité, puis déclina. Et l'année même de la naissance de sa dernière fille, Henri de Bettignies, père de Louise, succombant à des difficultés incessantes, cessait la fabrication de la pâte tendre et cédait la maison.

Huit enfants à élever, car un fils encore était venu après Louise ; des ressources diminuées ; la mort du père survenant à l'heure d'établir la dernière fille, si impatiente de vivre : voilà bien des charges, bien des épreuves. Le destin, si sévère à ce foyer, n'allait-il pas frapper surtout la petite Louise ? Madame de Bettignies voulut armer cette enfant.

Elle la savait d'une intarissable curiosité d'esprit. On lui avait accordé, pour couronner ses études, un long séjour en Angleterre, d'où elle revenait, au moment où s'éteignait son père, de l'Université d'Oxford, d'où elle rapportait, après deux années d'études, un brevet qu'on conquiert plus habituellement en quatre ans.

En 1906, elle prit un parti courageux. « Je deviens difficile à marier », disait-elle ; ce qu'il fallait entendre de deux façons. Le sort est dur, dans l'âpre société où nous vivons, aux filles nobles sans fortune ; elle avait peu de chances de rencontrer un homme qui l'épouserait pour son mérite. Mais elle craignait aussi de ne jamais rencontrer un parti dont elle voulût. Plus elle s'instruisait et meublait sa ferme intelligence, plus elle ressentait d'indifférence à l'égard du médiocre troupeau des hommes qu'on épouse. Elle voulait bien s'établir, mais d'abord aimer son mari et qu'il fût digne de son rêve, qui tous les jours grandissait. Elle résolut de se cultiver davantage, au risque de se vouer à une solitude sans espoir. Un homme peut bien dire que de telles jeunes filles sont à plaindre. La race est nombreuse de celles que nous ne mériterons jamais. Pour qu'une femme d'une certaine qualité s'appuyât confiante au bras d'un de nous, il faudrait qu'il lui fût encore supérieur. Et nous ne pesons pas lourd, qui que nous soyons, auprès des âmes féminines, quand elles sont belles.

Louise de Bettignies, à vingt-six ans, s'en fut sous le ciel d'Italie, avide de connaissances nouvelles et d'une vue plus étendue du monde. Là-bas, elle s'instruirait, s'initierait à la langue de Dante, verrait d'autres hommes et d'autres choses. Et puis elle gagnerait pour la première fois quelque argent. C'était son indépendance, qu'elle allait chercher dans la maison des Visconti, près de Milan. Pour se libérer, elle prenait du service. C'est la bonne recette, car on ne s'affranchit jamais sur la terre : on change de maîtres.

Au contact de la haute société italienne, elle goûta des jouissances d'artiste et satisfît à ses goûts d'aristocrate, amie des hautes manières et des conversations raffinées. Un des traits de cette âme était l'ambition : nous la verrons occupée avec application aux soins du ménage et travaillant à ses toilettes comme la plus humble fille, mais elle voyait grand et entendait remplir sa vie. Comment ? Elle l'ignorait encore, et cherchait. En attendant, elle se repaissait de beaucoup de choses, et des plus belles. Après l'Angleterre, après l'Italie, elle voulut connaître, non l'Allemagne, mais les pays de langue germanique. Il était écrit qu'elle serait grande selon son rêve et qu'un jour elle tomberait sous des coups allemands. Elle refusa de devenir la gouvernante française des deux enfants de François-Ferdinand d'Autriche, comme si elle sentait que le nom de celui-là serait à l'origine des événements dont elle allait mourir. C'est en Pologne, près de Lemberg, chez le Comte Mikiesky, qu'elle prit contact avec l'aristocratie autrichienne, fille comme elle du Saint-Empire. Elle y demeura un an, acquérant, sur le langage, les mœurs, la psychologie, les travers germaniques, des connaissances qui lui seraient un jour précieuses. Dans cette maison et chez le Prince Schwouzenberg-Worletz, en Bohême, où elle passa ensuite dix-huit mois de vie ardente et curieuse, elle se créa des relations dont une autre aurait tiré vanité. Mais l'orgueil n'a point de place dans une âme qu'habite l'ambition. Elle s'enrichissait et passait.

Hélas ! on est une femme et vient une heure où il faut pleurer. Toute cette histoire sera celle d'un cœur impétueux, que l'amour dévore : amour de Dieu, un peu plus tard, amour de la Patrie plus tard encore et jusqu'au dernier souffle ; mais l'amour des hommes, d'un homme, un jour devait passer par là.

Pendant la guerre, alors qu'elle se dépensait avec ferveur pour le service des Alliés, un ami la voyant avide de se sacrifier, prête à donner tout son sang, lui avait dit à brûle-pourpoint :

— Ne vous immobilisez pas ainsi. Soyez prudente. Vous feriez penser que vous agissez par dépit d'amour.

C'était à table. Chacun se tut. Et le soir, les convives, émus de l'incident, chuchotaient entre eux :

— Avez-vous vu comme ses yeux se sont mouillés ? Pauvre petite ! Voilà tout ce qu'on sait, ou presque, de ses amours humaines.

— Vous ne connaissez pas, vous, dit-elle un jour à l'une de ses compagnes de prison, la douceur d'avoir aimé...

Et elle mit sa main, qui brûlait, sur le bras frais de sa confidente.

On sait aussi par elle que sa foi religieuse faillit sombrer tandis qu'elle était en Pologne ou en Bohême. Elle eut alors, dans son âme trahie, des heures de révolte. Pour revenir aux pieuses délectations

de son enfance, elle fit d'abord de graves lectures, puis, ce qui valait mieux, elle ouvrit son cœur, où le Dieu qui ne trompe jamais prit la place encore chaude de l'homme infidèle. Elle lisait beaucoup ; et pareille à cette autre jeune fille de sa génération, Geneviève Hennet de Goutel, morte saintement en Roumanie, pour avoir servi sa patrie, comme une amante, elle faisait ses délices du sombre et voluptueux Pascal.

Physiquement, elle était solide. Son petit corps nerveux, elle l'avait dressé à tous les sports. Bonne cavalière, précise et vaillante au golf, nageuse hardie, marcheuse endurante et souple, elle se campait devant vous avec l'aplomb d'une femme maîtresse d'elle-même et des autres. Elle connaissait son charme et comptait sur lui. La grande beauté de cette fille d'Ève, c'était sa chevelure, soyeuse, opulente et brune sur un teint de blonde. Son visage fin, qui en paraissait parfois écrasé, prenait alors des airs de langueur et de lassitude. Puis elle s'animait ; ses yeux, tantôt petits et malicieus, tantôt grands ouverts et dominants, on se sentait dévoré par eux. Par la ruse ou la force, elle conquerrait, et, la prise faite, elle babillait comme un oiseau chante sa joie.

Les officiers chargés par l'autorité britannique de faire l'examen des voyageurs arrivant à Folkestone, n'ont pas dû voir passer beaucoup d'hommes ou de femmes de cette qualité. Ils ont tout de suite désiré, demandé, obtenu le concours de celle-là : c'est à leur honneur.

Évidemment, parmi les sentiments tumultueux, dont elle sentit son cœur ravagé après leur requête, elle dut éprouver cette joie souveraine d'avoir été jugée, pour la première fois de sa vie, bonne à quelque chose. Car c'est ainsi : Presque toutes les femmes, hors du mariage, sont des valeurs sans emploi. Du feu qui couve : voilà leur cœur. Ces Anglais venaient de souffler sur de la braise ardente. Et, pudique, elle croise les bras sur sa poitrine pour étouffer la flamme prête à bondir. Car elle tenait farouchement à son honneur de femme ; et l'aventure où on voulait la jeter lui faisait horreur par certains côtés. Elle résolut de mater ses craintes comme ses desirs, de laisser s'entre-dévorant ses passions contraires et, pour se décider, de consulter froidement son devoir.

Après les premières effusions, joignant les mains, devant sa mère, qui était ivre de joie d'avoir retrouvé cette enfant perdue et commençait de bâtir des projets d'installation stable, elle lui demanda tout bas la permission de retourner à Lille. La pauvre femme crut défaillir. Mais elle aussi, ambitieuse pour sa fille, entendit tout de suite l'appel vers la vie noble.

— Si c'est ton devoir, ma petite, retourne là-bas. Mais prends conseil.

Cela dit, elle pleura. Aujourd'hui encore, elle pleure. Qu'on ne le croie point, la mère et l'enfant, au-dessus de l'humanité. Elles ont agi avec grandeur, mais en tremblant, pauvres femmes souffrantes, pareilles à toutes les autres.

Le conseil, c'est à Amiens que Louise de Bettignies alla le chercher. Là vivait son directeur spirituel, le P. Boulengé, jésuite notable, à qui elle s'était confiée peu d'années avant la guerre, alors qu'il résidait à Lille. Elle avait fait sa connaissance dans des conditions dont le souvenir l'amusait. Ce religieux, mort depuis, passait pour envoyer ses pénitentes au Carmel. — Non merci, répondit-elle à ceux qui l'engageaient à l'aller voir. Et elle riait de bon cœur, car elle aimait la vie et ne songeait pas au cloître. Ce P. Boulengé était un bon colosse, d'âme tendre et de jugement droit. Il possédait cet avantage immense, aux yeux de ses fidèles, d'être entré tardivement dans les ordres. Docteur en droit, docteur ès-lettres, il avait beaucoup vécu dans le monde avant de s'en retirer. L'expérience qu'il y avait acquise, il la mettait avec bonté au service des gens qui frappaient à sa porte. Celui-ci écarté, Louise de Bettignies s'enquit d'un autre nom. Le prêtre qu'on lui signala était aussi un jésuite. Elle alla vers lui, dans la chapelle du Collège Saint-Joseph de Lille. Mais elle trouva les abords de son confessionnal si chargés de monde que, pressée, ce jour-là, elle préféra s'agenouiller trois pas plus loin, aux pieds d'un ministre moins recherché. Celui-ci jugea sans doute qu'elle était intéressante, car, le sacrement donné, il engagea la conversation. Ainsi devaient faire les Anglais de Folkestone un peu plus tard. Quand on commençait à causer avec elle, on ne voulait plus qu'elle s'en allât.

— Vous n'avez pas de directeur ? lui demanda ce prêtre curieux.

— Non, on m'avait indiqué le Père, votre voisin. Il a trop de monde. On m'a parlé aussi du Père Boulengé, mais je n'en veux pas.

— Vraiment ! Et pourquoi ?

— Mais parce que je ne me vois pas du tout en carmélite.

— Mais qui vous a dit, mon enfant, que je vous enverrais au Carmel ?

Car c'était lui. Et quelques mois plus tard, émerveillé sans doute des ardeurs de ce cœur, il la poussait doucement vers le don total à Dieu. Au moment de la guerre, Louise de Bettignies était à la veille de quitter le monde et d'entrer dans cet ordre dont le seul nom la faisait bondir un peu plus tôt. Eût-elle fait une bonne carmélite ? La seule idée qu'elle pût vivre tranquille derrière une grille donne à sourire à ceux qui la jugent seulement sur son entrain fou, son exubérance et son toupet sous la férule allemande. Le sagace Père Boulengé crut, en lui conseillant à Amiens d'écouter l'appel des Anglais, qu'il fallait en tout cas qu'elle se donnât : servante de Dieu dans le silence ou servante de la patrie parmi les aventures hardies, elle apaiserait sa soif d'aimer. Et tout son caractère la désignait, en attendant le cloître, pour la forme d'amour plus humaine qu'on lui proposait aujourd'hui.

Elle sortit de l'entrevue rassérénée et, présentée quelques jours plus tard au chef de l'Armée britannique en France, elle lui déclara qu'elle était prête à servir, mais qu'encre encore voulait-elle prendre contact avec le Grand Quartier Général français. Elle eut près d'Amiens, puis à Chantilly, diverses entrevues avec des officiers de notre second bureau, celui qui, dans tous les états-majors, a dans ses attributions l'étude de l'ennemi.

Son parti bien pris, elle constatait avec plaisir qu'on attendait d'elle beaucoup plus qu'elle n'avait cru d'abord. Il ne s'agissait pas qu'elle apportât ses propres renseignements, mais qu'elle montât toute une machine dont on lui expliqua les rouages ; elle étendrait sur la région de Lille un vaste réseau d'observateurs, concentrerait les renseignements qui lui viendraient ainsi et les ferait parvenir en Angleterre. Alors qu'elle était prête au rôle d'estafette, on lui demandait celui d'un chef. Puisque le sacrifice de sa vie était fait, il lui plut infiniment d'être chargée d'un haut emploi et, ayant embrassé sa mère, elle partit, douloureuse et fière, vers son destin.

Elle avait demandé au Père Boulengé, dans une suprême entrevue, des directions fermes pour la vie aventureuse où elle s'engageait. Il faudrait mentir, perdre à peu près tout contact avec la vérité : le pouvait-elle sans dommage pour son intégrité morale ? Elle serait contrainte à certaines libertés de langage ou d'allures, à certains contacts dont d'avance s'épouvantait son honneur ! De quelle splendide qualité dut être cet entretien entre le bon géant au visage calme, à l'âme sereine, soucieuse seulement de sagesse, et la jeune femme si prête pour un cœur gonflé de telles angoisses !

Elle reprit à Folkestone le bateau pour Flessingue, passa à Terneuzen, puis arriva, par une triste soirée de février 1915, à Philippeville, dernier village hollandais contre la frontière belge. Une heure plus tard elle avait trouvé un guide. Dans la nuit même elle passait sous les fils de fer et prenait contact avec la terre belge en rampant sur elle, ses mains nerveuses enfoncées dans l'herbe glacée.

Nous allons la voir au travail. Elle s'y jeta rapidement, prit un nom de guerre, celui d'Alice Dubois, entra en contact, sans jamais laisser connaître qui elle était, avec ceux et celles qui pouvaient le mieux servir ses desseins, et se constitua tout de suite une parfaite équipe de collaborateurs, soit pour recueillir des renseignements ou pour les acheminer vers la Hollande. Mais elle vit bientôt qu'elle ne suffirait pas à sa tâche propre. Obligée d'aller sans cesse elle-même aux deux extrémités de sa ligne, depuis le front allemand jusqu'aux bureaux de Flessingue ou de Folkestone, elle s'enquit d'un lieutenant. Un jour, dans une propriété voisine de Roubaix, à Mouveaux, eut lieu une entrevue entre elle et plusieurs notabilités de la région. A cette entrevue assistait une jeune fille de tenue modeste et prompte à rougir ; elle s'appelait Marie-Léonie Vanhoutte.

Louise de Bettignies, qui ne la connaissait pas, l'interrogea, s'entendit avec elle, lui donna un jour pour réfléchir, et quand elle revint, consentante, lui dit :

— Vous serez mon lieutenant et vous vous appellerez Charlotte.

* * *

Les toilettes de travail de Louise de Bettignies étaient sobres : tailleur gris, tailleur noir ; chapeau de crin noir qu'elle pliait et cachait au fond d'un sac s'il fallait paraître en cheveux devant les postes allemands. Elle restait coquette, même sous des vêtements de fille du peuple, car elle tenait à plaire ; tandis qu'on regardait son visage ou sa silhouette, on ne songeait pas aux papiers dans son panier ou dans sa sacoche. Quand Charlotte l'accompagnait, elles faisaient les

premiers kilomètres en se donnant le bras ; elles marchaient ainsi d'un meilleur pas. Alice tirait son chapelet, en récitait une dizaine ou deux, et la jeune Roubaissienne répondait à mi-voix. Vous représentez-vous le mouvement de ces petites, courant légères au bord des routes ? Des gens les ont rencontrées, qui ont à peine détourné la tête. S'ils avaient su quel soufflé animait ces images précieuses, ils les auraient fixées avec avidité dans leur souvenir ; mais les passants ne savent jamais. Nous frôlons sans cesse des trésors que nos yeux ne voient pas.

« Je me rappelle, m'écrivit un officier supérieur de notre armée qui la rencontra deux fois à Folkestone et qui a gardé d'elle un souvenir impérissable, je me rappelle sa joie en recevant le détecteur tant attendu par le poste de réception de T.S.F. de la région qu'elle habitait. » Elle passa cette fois sous les fils de fer, chargée de ce détecteur, des lettres et cartes habituelles, de l'argent nécessaire à son service, de notes confidentielles pour les agents et, sans doute, comme à l'habitude, d'un chapeau dans son sac et d'un châle sur sa tête, à moins que le châle ne fût dans le sac et ses beaux cheveux sous le chapeau.

Ses rapports avec Charlotte étaient d'une simplicité délicieuse. Elle voulait que cette petite la tutoyât.

— Minou, disait-elle, appelle-moi Alice. Je serais si contente.

Et Minou refusait, parce qu'elle sentait en cette charmante aristocrate les deux instincts qui la faisaient noble : l'amour sans mesure du prochain, mais aussi le goût de régner. On ne tutoie pas la reine : on la sert et on la chérit.

On lui fait à l'occasion des remontrances. Et si Alice a de fausses cartes d'identité pour dérouter l'ennemi, Charlotte la gronde un peu de toujours porter sur elle sa médaille d'enfant de Marie, avec son vrai nom en toutes lettres, et aussi de garder à son doigt une chevalière où sont gravées les armes de sa maison.

— Bah ! répond-elle, je sais bien que je sauterai un jour. Mais j'ai rendu des services. Hâtons-nous, Charlotte, et faisons beaucoup de choses avant d'être prises.

— J'aime la vie primitive ! disait sans cesse Alice.

Oui, cette créature raffinée était au-dessus de la civilisation : elle en connaissait et en goûtait les finesses, mais son âme assoiffée de grandeur y étouffait. Il fallait à ses poumons l'air du large. De tels êtres sont heureux sur les grands chemins et plus heureux s'ils s'y sentent en danger.

Elle trottait parfois sur les routes en caraco blanc. Les femmes du Nord de la France et celles de notre pays portent volontiers ces sortes de camisolles et rien n'amusaient plus Alice que de s'en attifer. Quand il fallait se déguiser ainsi, elle entraînait en joie et cherchait les façons les plus drôles pour amuser Charlotte et se donner à elle-même du courage, car la gaieté fortifie.

Mais elle rétablissait vivement sa tenue à la moindre alerte. Un jour, une sentinelle lui refusa le passage. Elle rebroussa chemin, se débarrassa de ses atours de paysanne et redevint citadine. Au moment de tenter une seconde fois l'aventure, elle vit sortir d'une propriété bordant la route, un personnage important qu'accompagnait un officier d'ordonnance. C'était Ruprecht de Bavière. Elle alla bravement vers lui.

— Altesse, dit-elle, me reconnaissez-vous ? Je vous ai battu au bridge, il y a cinq ans.

L'Altesse s'arrêta, rassembla ses souvenirs, puis, saluant l'amie de ses hôtes de Bohême, se mit galamment à son service.

— Ces gens-là, reprit-elle, font des difficultés pour me laisser passer. Vous seriez si bon de leur dire que je suis pressée.

Et elle lui sourit gentiment. Elle emportait ce soir-là vers la Hollande les emplacements d'une quantité notable de batteries de ce Ruprecht.

C'étaient chaque jour des émotions de ce genre, qui ajoutaient à la fatigue des muscles celles des nerfs, mais elle veillait à cela comme à tout. Quand elle s'attablait à l'auberge, elle voulait un bon repas qui lui donnât des forces, jamais de bière, quoique, fille du Nord, elle l'aimât, mais du vin, comme les soldats français. Puis elle partait, ne sachant jamais si elle trouverait quelque véhicule pour épargner ses pauvres jambes. Plusieurs fois elle s'étendit dans l'une de ces voitures à moulins, qu'on voit sur les routes de Flandre et que vous connaissez bien : de grosses poches de bois, dont la panse tombe jusqu'au sol ; on doit être cahoté là-dedans et les moulins font, comme les noyaux de pêche, des matelas peu estimés.

A quoi pensait-elle par tous ces chemins ? A son service d'abord, aux braves gens qui la secondaient, à ceux aussi qui l'ignoraient et dont elle entendait en se dévouant, secrètement, abréger la souffrance.

Elle pensait à la France, à son grand amour aussi : au Dieu qu'elle irait un jour adorer à son aise au fond d'un Carmel. Elle emportait souvent avec elle un petit livre : c'étaient les exercices de S^t Ignace, ou les œuvres de Sainte Thérèse ou de S^t Jean de la Croix. Et si, de Bruxelles, elle avait le temps de courir jusqu'au faubourg d'Anderlecht, elle sonnait à la porte de ses bonnes amies les Carmélites. La prieure, issue d'une des plus nobles familles de France, recevait avec bonté cette servante de la Patrie, qu'elle voyait courir au martyre avec l'allégresse des chrétiennes des premiers âges. Au retour, Louise disait quelquefois ses impressions avec la volubilité d'une enfant de la route, devenue prime-sautière et un peu gamine.

— J'ai vu, disait-elle, la maîtresse des Novices. Elle ne me plaît pas du tout. Mais je le dirai à la Mère Prieure et on la changera.

Elle faisait alors son geste de la main, que connaissaient bien tous ses amis : un geste vertical et tranchant, qui disait : je veux, je coupe, et voilà.

Mais voici l'heure de nous recueillir. J'aurais voulu prendre le temps de vous la montrer à Lille, puis sur la route de Gand ou de Bruxelles. Nous allons tout de suite aborder avec elle les postes de la frontière. Plusieurs d'entre vous ont peut-être passé de Belgique en Hollande, qui n'ont pas trouvé l'aventure si émouvante. C'est que, tout au début, certains passages étaient faciles. Elle même a longtemps traversé par Saint-Nicolas et La Clinge. Là on suivait sans gros risques une route mal gardée et droite, au bout de laquelle des soldats cupides prélevaient un droit de cinq francs par évadé. On assure que des Allemands peu ombrageux ont laissé passer là des voitures chargées de monde et que Belges, Français, Anglais s'y présentèrent, certains jours, en caravanes de cinquante à cent personnes.

Ceux qui avaient institué ce commerce trahissaient à bon compte : ils se rattrapaient d'ailleurs sur la quantité et l'opération n'était mauvaise que pour leurs maîtres. Par contre, nous savons que le passage par Bouchoute, qui demeura longtemps l'un des plus faciles, ne se faisait point sans risques. Et jamais Louise de Bettignies, qui se rendait certainement de quinze à vingt fois en Hollande et qui traversa donc de trente à quarante fois les zones dangereuses, n'a sauté la frontière, quoiqu'elle fût brave comme pas une, sans une émotion violente. Vous savez que les Allemands avaient placé, au-dessus de certaines plaines que leur immensité faisait difficiles à garder, des projecteurs d'une grande puissance. Tout autour, des sentinelles, le fusil armé, le doigt prêt à presser sur la gâchette, promenaient leurs regards sur la terre blafarde. Ou'un point noir remuât sous les rayons de ces phares et les balles crépitaient. Au matin, on relevait des civils morts, des hommes, des femmes, des enfants. Car il y avait toujours des gens avides de passer quand même et Louise de Bettignies, comme les autres. Pour n'être point vue, elle se glissait exactement sous les lampes en vêtements clairs. Elle avait calculé que c'était leur ombre qui dénonçait les victimes. Plus les pauvres gens s'éloignaient des projecteurs, plus s'étirait la bande noire qui les trahissait. Mais allez donc raisonner dans des moments pareils ! En se portant peut être moins vue dans la zone la plus lumineuse, elle témoignait d'une hardiesse souveraine et broyait en elle tous les instincts et toutes les terreurs qui habitent le cœur des femmes.

Elle essaya quelque temps d'aborder la Hollande par une région boisée à l'est de Turnhout. Là, les sentinelles n'ayant ni vue, ni champs de tir, il aurait fallu les multiplier à l'excès et les Allemands les avaient remplacés par des mines, des pièges, des fils de fer électrifiés au ras du sol. Elle marchait quand même, ne craignant rien, pas même la solitude que le mystère des bois rend si terrifiante. C'est qu'elle avait une volonté de fer, que trahissait sa parole martelée, son geste vif, le mouvement hardi de sa tête et son beau regard, si doux pour attirer, si impérieux quand elle avait décidé. Le Cardinal Charrost, alors évêque de Lille, et dont l'attitude héroïque en face de l'occupant est restée légendaire, connaissait bien Louise de Bettignies. Il n'en parle aujourd'hui qu'avec attendrissement. Ce qu'il admirait le plus en cette noble fille, c'était son audace. « Elle était bondissante », répète-t-il volontiers. On eût dit que des forces bouillonnaient en elle, toujours prêtes à gonfler son âme, à soulever son corps léger. Elle bondissait, mais avec quel art ! Ceux qui l'ont accompagnée sur les routes et parmi les dangers ont remarqué sa démarche si souple, à la fois rapide et prudente. Elle passait avec une adresse extraordinaire, sans remuer un caillou, ni une branche. Il lui arrivait de rentrer à

Lille toute déchirée et boîteuse. Mais elle savait comme le moindre bruit se prolonge et va se répercutant dans la nuit et si le fantôme courait à travers tout, rampant sur le sol et maculant ses vêtements, c'était un fantôme silencieux qui ne réveillait ni les échos, ni les chiens hurlants, ni les fusils. Un jour, elle s'était aventurée dans les bois, à l'aube. A deux cents mètres devant elle, une femme et un homme se dirigeaient aussi, un gros sac à la main, vers la Hollande. Elle résolut de demeurer à distance, car elle devait à son service d'être circonspecte, mais elle garderait le contact pour secourir à l'occasion ces apprentis. Tout à coup elle vit jaillir une immense flamme, puis fut renversée par un souffle chaud dans un grand vacarme. Les pauvres gens qu'elle suivait ayant heurté une mine, venaient de sauter. La petite Française se releva ; elle alla vers le lieu de la catastrophe, aperçut les débris affreux des deux corps et continua sa route au milieu des pièges ; mais tous ses membres tremblaient.

— Je ne vous souhaite pas, dit-elle un peu plus tard à Charlotte, de voir une chose pareille. J'aime mieux passer sous les yeux des sentinelles. Le danger ne m'effraie pas, mais je veux le voir.

Un des chemins qu'elle utilisa le plus souvent est celui de Beers. Au Nord de ce village est un canal, que les Allemands gardaient alors sévèrement. Quand on l'avait franchi, on gagnait la Hollande en deux heures de marche prudente dans la nuit ; encore fallait-il passer ce canal.

Le plus simple était de s'entendre avec des gens du pays. L'un d'eux, Alphonse Verstappen, rendit à Louise de Bettignies d'immenses services, avec le dévouement d'un héros. Il habitait une maisonnette sur la rive nord, c'est-à-dire, du côté de la Hollande, en bordure du chemin de halage. J'ai vu ce canal, il est sale et sinistre. J'ai frissonné en apprenant de Charlotte, que Louise de Bettignies, quand elle devait traverser par Beers, s'habillait d'un costume de bain, d'une culotte noire de laine et d'une jupe très simple. Pour passer dans les fourrés et les bois, elle relevait sa jupe et enfamait les obstacles en riant, heureuse de montrer à son amie qu'elle était leste et sautait comme un chat. Et la nuit, si elles prenaient toutes deux le frais au long du canal devant la maison d'Alphonse, elle regardait l'eau froide et disait :

— Pas sympathique, cette rivière ; mais, quand il faudra, on s'y jettera et on la passera. N'est-ce pas, Minou ?

Minou, qui ne sait pas nager, répondait qu'on pourrait essayer d'abord de recourir au boulanger, à ce boulanger d'en face qui avait plusieurs fois permis qu'on fit de son pètrin une barque pour les évasions.

Bien qu'elle aimât et sût choisir les maisons propres, du côté de Beers, le long du canal, c'était presque toujours chez de pauvres gens très débraillés qu'elle se cachait, prenait ses repas et demeurait la nuit. J'ai vu quelques-unes des femmes qui habitent aujourd'hui dans ces parages. Elles m'ont reçu dans leur toilette du matin ; et j'ai surtout remarqué qu'une d'elles avait mis ses pieds nus et sans blancheur dans des souliers Richelieu éculés et délacés. L'entrevue avait lieu au dehors, dans une boue noire comme de l'encre. Des pieds sales dans des sabots n'ont jamais scandalisé personne. Ceux de cette femme m'ont effaré. Louise de Bettignies a dû, dans ce coin-là, frayer avec des ivrognes, mettre ses coudes sur des tables poisseuses, respirer un air âcre, entendre des jurons que, plus heureux, je n'aurais pas compris. Car elle s'était vite familiarisée avec le flamand, qu'elle parlait bravement avec tous ces gens-là. Elle était très vexée quand on lui disait, pour la taquiner, qu'au Carmel elle ne pourrait peut-être pas donner chaque matin beaucoup de temps à son *tub* et à sa toilette ; car elle aimait l'eau froide, l'eau qui vivifie. Elle acceptait pourtant le contact de gens malpropres, soit qu'elle se sentit heureuse chez eux, à cause des solides vertus qu'elle apercevait sous la crasse de plusieurs d'entre eux, soit que la joie de souffrir pour la Patrie la soulevât.

Ce monde de fraudeurs, à la langage et les mœurs rudes, Alphonse Verstappen, nature d'élite, qu'elle admirait, eût fait peur à toute autre moins vaillante. Il disait, en l'entraînant vers le danger : « Si je descends un homme, cela ne vous regarde pas. Suivez-moi ». Et quand il fallait passer un ruisseau, il la soulevait comme une feuille et la pressait contre lui de ses bras robustes. C'était la nuit et le désert : elle ne tremblait pas. Les fils de fer passés, elle se rendait vivement à Flessingue où elle rejoignait le représentant des autorités britanniques : c'était M. Courboin, personnalité bruxelloise, qu'elle désigna longtemps sous le nom de M. Beemans, puis sous le sobriquet de tante Anne. Elle lui remettait son courrier, recevait des instructions,

SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

CINQUIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. LEON BERARD, Ministre de l'Instruction Publique en France,
 LE GENERAL GOURAUD, Gouverneur militaire de Paris, (14 décembre),
 M. MAURICE PALEOLOGUE, ancien ambassadeur de France en Russie, (fin mars),
 M. BRAND-WHITLOCK, ancien ambassadeur des États-Unis à Bruxelles,
 M. HENRI BORDEAUX, de l'Académie Française, (28 janvier),
 M. MAURICE DONNAY, de l'Académie Française, (25 novembre),
 M. ANDRE LEFEVRE, Député, ancien Ministre de la Guerre, (8 janvier),
 M. G. K. CHESTERTON, (3 février),
 M. GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, délégué de la Suisse à la Société des Nations, (en janvier),
 M. LOUIS MADELIN, (21 décembre),
 M. JACQUES BAINVILLE, (8 avril),
 REVEREND PERE MARTIN, (en février),
 MM. JEROME et JEAN THARAUD, (4 mars),
 M. ANDRE BELLESSORT, (1 avril),
 M. ANTOINE REDIER, directeur de la « Revue Française », (50 novembre),
 M. HENRI GHEON, (7 décembre).

La quatrième conférence aura lieu le VENDREDI 14 DÉCEMBRE, par le GÉNÉRAL GOURAUD, Gouverneur militaire de Paris

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 65 FRANCS (plus 2 fr. de location)
Carte d'entrée à une conférence : 10 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWEREYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : 38, BOULEVARD BOTANIQUE, Tél. : 29945

et reprenait le chemin de la Belgique et de la France captives. Elle alla quatre ou cinq fois à Folkestone, jamais à Londres. Elle fit deux voyages en France, jamais à Paris. A Flessingue et en Angleterre, on l'accueillait comme une petite fée, à cause du charme que dégageait sa personne avenante et brave et pour les services éminents qu'elle rendait. Les Anglais ont employé beaucoup de monde en pays occupé : on apprendra peut-être avec surprise que deux cent vingt-neuf agents des services britanniques, hommes ou femmes, ont été fusillés par les Allemands. C'est dire quelles tentatives variées et répétées nos Alliés ont faites pour connaître l'ennemi, ses mouvements et ses desseins. Toutes ne furent pas heureuses. On a pu leur reprocher, comme aux Belges et à nous-mêmes, d'avoir parfois utilisé des amateurs, qui, dépourvus d'expérience, se laissaient prendre au premier piège et nuisaient par des maladresses à la cause pour laquelle ils mouraient d'ailleurs bravement.

Le service d'Alice Dubois, non seulement ne fut pas un service d'amateur, mais, au témoignage de l'État-Major britannique, il ne fut dépassé par aucune autre organisation durant toute la guerre, pour la qualité, le nombre et la richesse des documents et des renseignements fournis.

Il faut se rendre compte de la force surhumaine que cette petite a dû déployer pour fournir deux fois par semaine des rapports si couffus qu'il fallait chaque fois plusieurs jours aux officiers de Folkestone pour les déchiffrer et les classer. Son service a été le plus fructueux et le moins cher. Elle travaillait comme une fourmi, courant sans cesse, ne payant leurs services qu'à d'honnêtes gens. Dès qu'un agent haussait ses prix, elle entrait en défiance et pour cause : les bons patriotes étant d'accord pour ne pas battre monnaie de leur zèle. Oui, elle travaillait dans la joie, mais à fond, et j'imagine combien devaient scandaliser ces jeunes hommes si légers, qu'elle ou Charlotte amenaient à Flessingue et qui, à peine en terre libre, les quittaient pour aller se vautrer dans de mauvais lieux ! Car elles ont tout subi, ces pauvres petites, même cette injure de voir courir à des plaisirs malpropres de grands garçons qu'elles étaient pourtant si fières de conduire à l'honneur.

Quand on l'avait bien fêtée chez les Anglais ou chez M. Courboin, elle rentrait en France toute transfigurée ; à Bruxelles où elle retrouvait Charlotte, elle prenait le bras de cette petite et lui disait :

— Ah ! Minou, nous pouvons être heureuses. Nous nous donnons du mal, mais nous sommes utiles. J'en suis sûre, maintenant : ils me l'ont dit si gentiment...

Pressée par le Major Cameron de Folkestone, celui qu'elle appelait l'oncle Édouard, elle décida, au mois d'août 1915, d'étendre vers le sud-est le réseau de ses agents. Elle alla un jour à Valenciennes, y vit quelques personnes et jeta les bases d'une organisation pareille à celles de Lille et de Tourcoing. Elle songea même à pousser jusque Mézières. J'ai voulu savoir si cette fille ardente, à voir ainsi grandir son rôle, ne s'était pas un peu grisée. Tous les témoignages la montrent plus ferme, plus maîtresse d'elle-même de mois en mois. Elle restait riieuse et grave, comme toujours ; peut-être moins riieuse et plus grave. Pendant quelques jours seulement, elle vit tomber sa gaieté ; et son front s'assombrit.

C'était en France libre, lors du second et dernier séjour qu'elle y fit dans les premiers jours de septembre 1915. Elle avait senti le besoin de revoir les siens et d'aller demander du courage au Père Boulengé. Le 9 septembre, elle était au Portel, auprès de sa sœur, la Comtesse d'Argoëves. Elle la quitta le lendemain, un vendredi, pour se rendre à Amiens, puis elle traversait Paris, d'une gare à l'autre, courant à Versailles, où elle embrassait sa plus jeune sœur et l'un de ses frères ! elle arrivait enfin le dimanche matin à Paris-Plage, où habitait alors sa mère. « Je veux vous voir tous une dernière fois, lui dit-elle tristement, car je sens que c'est fini. Ils vont me fusiller. »

Quelques jours après, les Allemands arrêtaient Charlotte, à Bruxelles, puis, un mois plus tard, le 23 octobre, Louise de Bettignies, à Froyennes, près de Tournai. On les jeta toutes deux, à Saint-Gilles, aux mains d'un policier brutal, du nom de Goldsmith. L'ennemi ne connaissait pas le prix de cette double capture. Il soupçonnait seulement les deux jeunes filles et n'était même pas bien sûr qu'elles se connussent.

Un jour ils voulurent les confronter. Louise de Bettignies vit entrer brusquement Goldsmith dans sa cellule, suivi d'une mince jeune fille qui se cachait derrière lui, pâle et toute tremblante. C'était la petite Charlotte. Toutes deux, d'abord épouvantées, cherchèrent du secours en elles-mêmes. Leur cœur qui battait à se rompre, elles le matèrent

d'un seul coup. Il resta deux petits corps d'acier et, dans chacun, une volonté.

— Vous la connaissez, celle-là ? dit Goldsmith à Alice, en poussant Charlotte au-devant d'elle.

— Moi ? Non ! répondit-elle sèchement.

— Vraiment, non ? fit-il en ricanant.

Elle dévisagea sa compagne avec attention, d'un regard dur.

— Non, vraiment, dit-elle ; je ne la connais pas du tout.

Alors il frappa du pied et devint rouge.

— Mais vous sortez toutes les deux de la même boîte !

A voix douce, pour qu'il comprît mieux qu'il venait de s'exprimer comme une brute, elle répliqua :

— Monsieur, je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Et vous, cria-t-il à Léonie Vanhoutte, vous qui n'êtes pas une insolente, convenez que vous la connaissez.

— Non, Monsieur. Je n'ai jamais vu cette figure-là.

Il fit une nouvelle tentative, le lendemain. Les ayant appelées toutes deux au prétoire, il les y laissa seules un instant, espérant qu'elles se trahiraient. Il les observa en vain derrière une porte : elles se regardaient froidement comme des statues.

Leurs yeux avaient tout de même pris le temps de s'envoyer une caresse et c'est le cœur en joie qu'elles se séparèrent. C'étaient encore les bons jours : ceux où elles tenaient, en niant ou se taisant, l'adversaire à leur merci. Alors elles se savaient fortes. La confiance que chacune avait dans l'autre les soutenait. Et, pour la vendresse, l'éclat d'un regard avait suffi : elles emportèrent ce matin-là du feu et de la lumière en elles pour de longs mois.

Un soir, on déposa un deuxième lit dans la cellule d'Alice. Son premier mouvement fut de s'attrister : elle avait pris goût à sa solitude. Quand elle vit arriver la compagne qu'on lui donnait, elle eut pitié de cette femme. Celle-ci, qui avait été condamnée deux mois plus tôt à dix ans de détention dans l'affaire de Miss Cavell, semblait être retenue à St-Gilles pour un complément d'information. Elle passa ses premières journées assise, la tête dans les mains, silencieuse et prostrée. Elle faisait peine à voir et sa compagne, dont le cœur était plus fort, essaya de la consoler. Peu à peu les deux femmes se lièrent ; la nouvelle venue parut s'approvoiser ; elle parla un peu, fit à Louise de Bettignies des confidences qui l'émuèrent, et, à son tour, interrogea cette jeune fille si maternelle. Tous les jours on venait chercher la malheureuse femme pour des interrogatoires qui n'en finissaient pas. Elle en revenait chaque fois avec un désespoir nouveau ; tantôt elle se jetait sur sa chaise et sanglotait ou bien elle s'enfermait dans un silence sauvage ; et tantôt elle arrivait avec une furie, lançant des imprécations contre Goldsmith, qui, criait-elle, l'avait battue.

Un jour elle dit à Louise de Bettignies :

— Vous savez qu'il y a une femme au grand secret dans la cellule contre la nôtre. On a dû l'y mettre ce matin. J'ai vu l'écriteau.

C'était exact. Charlotte était maintenant la voisine d'Alice. Et sur la porte de l'une et de l'autre, les Allemands avaient écrit : *Gefährlich Person, Personne dangereuse.*

— Vous connaissez son nom ? demanda Alice.

— Je crois que c'est la Française qu'on a confrontée plusieurs fois avec vous.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Mais, ma pauvre petite, je ne suis pas une prévenue, moi ; je suis une condamnée, et une ancienne ; je connais tout le monde ici, et quand je bavarde, on me répond. Si vous avez des commissions pour le dehors, je suis prête à m'en charger ; et aussi pour des détenues, si vous en connaissez.

Louise de Bettignies, qui s'était ouverte peu à peu en l'entendant, se referma brusquement.

— Je ne connais aucune détenue, dit-elle.

La femme Ladrière, c'était son nom, ne dit pas un mot de plus ce jour-là.

Le lendemain elles se regardaient toutes deux, lasses et tristes.

— Si nous essayions, dit la femme, de parler avec nos voisines,

Le long du mur, du côté de la fenêtre, à vingt centimètres au-dessus du parquet, couraient deux minces tuyaux de fonte, peints en gris clair. Ils venaient de la cellule de droite et passaient dans celle de gauche : c'étaient les conduites du chauffage central. En s'agenouillant sur le sol, en portant les lèvres sur l'un des tuyaux tout contre la cloison, puis en y mettant l'oreille, on pouvait tour à tour parler à sa voisine, ou l'écouter. Louise de Bettignies vit sa compagne se baisser, puis essayer de prendre contact avec la prisonnière de gauche, qui n'était pas Charlotte. Point de réponse : la cellule était vide, sans doute. La jeune femme passa du côté droit, donna sur la fonte trois coups secs et attendit. Rien ne bougea. Après un deuxième appel, elle crut percevoir qu'on déplaçait une chaise. Alors, les yeux brillants, elle tourna la tête vers Alice, qui vint à elle et s'agenouilla aussi sur le sol. Troisième appel. Haletantes, elles collaient l'oreille sur le tuyau toutes les deux. Et, très lointains, voici que trois petits coups arrivèrent jusqu'à elles, trois chocs émouvants qui ébranlèrent le cœur de la sensible Alice. Alors, n'y tenant plus, elle écarta l'autre, comme peuvent se bousculer des enfants.

— Laissez-moi, disait-elle ; je vais lui parler.

Puis, le visage plaqué sur la cloison, tout bas, tout bas, mais en y mettant cependant tout ce que l'émotion lui laissait de souffle, elle appela :

— Minou, Minou ! c'est moi.

Minou ne répondit pas. Plus raisonnable ce jour-là que son chef, elle fit la morte : c'était la consigne. Et Louise de Bettignies se releva, digne et prête à pleurer.

— Mais qui donc appelez-vous ainsi ?

— Eh bien, je vais vous le dire, fit Alice, dont la force de résistance était épuisée.

Et elle livra la vérité à cette femme, qui l'écoutait avec gourmandise, lui pressant les mains et pleurant avec elle.

Quand Louise eut fini sa confession, l'autre eut une sorte d'étourdissement, dont elle se remit d'ailleurs aussitôt. Alors elle poussa d'un coup sec le signal d'appel, disant :

— Il faut que je voie le médecin tout de suite. Je me sens mal.

Un gardien l'emmena. Elle se fit conduire au prétoire et, courant presque, elle arriva devant Goldsmith, à qui elle répéta d'un trait ce que venait de lui dire la petite Française.

— C'est bien, dit l'Allemand en se frottant les mains. Mais vous savez que je veux un écrit d'elle. Arrangez-vous.

Cette femme, dont le nom de fille était Louise Tellier, avait accepté, en échange de certains adoucissements à sa peine, de faire l'ignoble métier de « mouton ». Les journaux ont parlé d'elle quand, après l'armistice, lasse de traîner des jours affreux, elle prit un matin le parti de s'empoisonner.

D'autres, beaucoup d'autres, hommes et femmes, ont trahi comme elle. Ainsi de presque tous les mercenaires : ils se vendent aux amis d'abord, et puis à l'ennemi. Le deuxième marché n'est pas toujours le plus immoral : c'est commercialement le seul honnête, car il est fait entre fripons, mais qui le savent.

Les Allemands ont utilisé pour ce métier des Français et des Belges. Si basses que soient les âmes de ces gens qui ont vendu leurs compatriotes et les ont envoyés au poteau, ceux qui tiraient la ficelle étaient plus abjects. Les premiers étaient des couards, on leur disait qu'ils avaient un seul moyen de n'être pas fusillés, celui-là. Affolés devant la mort, ils acceptaient de lui livrer, pour sauver leur vilaine peau, des vies nobles. Rien, pas même la hideuse peur, n'excuse un tel crime, et si je connaissais les noms et adresses de quelques-uns de ceux qui ont fait cela et qui se terrent maintenant en Hollande, en Suisse, en Allemagne, je les afficherais ici et nous leur cracherions au visage. Mais les Allemands, qui ont joué avec cette matière sacrée qu'est le cœur humain, comment les mépriser assez ? Ils n'ont pas de psychologie, dit-on : ils connaissent au moins celle des lâches ; et, vis entre tous, ils l'exploitaient.

On jugea mon héroïne et sa compagne le 16 mars 1916. Comme on ne les interrogeait plus depuis quelques jours, elles sentaient que leur heure était proche. Elles s'y préparaient en ranimant leurs âmes et en parant avec un soin coquet leurs petites personnes amaigrées. Chacune possédait un pauvre col de lingerie pour mettre une note fraîche sur sa jaquette usée ; ce col, elles l'avaient lavé, puis étendu sous le matelas. Alice était occupée, le soir du 15 mars, à le caresser,

après l'avoir mis à son cou, quoiqu'elle n'eût point de glace pour se mirer, quand un gardien vint l'avertir qu'on la traduirait le lendemain devant ses juges. On les tira de leurs cellules au début de la matinée, vers sept à huit heures. Si vous demandez à Charlotte de préciser, elle vous répondra qu'en prison, elle n'avait point de montre, ni, aux environs, de cloches bavardes pour régler sa vie à la cadence des êtres libres. On les fit monter séparément dans la même voiture cellulaire. Louise de Bettignies y fut introduite la première. Charlotte, qui aperçut de loin sa compagne, la trouva gaie ; elle avait l'air de partir à la promenade. Où les menait-on ? Non seulement elles l'ignoraient, mais la petite Vanhoutte ne le savait pas encore quand, faisant avec elle, à Bruxelles, le pèlerinage des lieux où elle avait souffert, je la priaï, au cours du dernier été, de me conduire à la salle d'audience. Nous nous rendîmes ensemble au Palais de Justice.

— J'ai été jugée, dit-elle à un gardien, à la Salle du Sénat. Peut-on nous la montrer ?

— Mais ce n'est pas ici, Mademoiselle. C'est rue de la Loi, au Palais de la Chambre des Représentants.

Elle rougit de son ignorance ; et moi j'ai trouvé cela charmant.

Le conseiller Stoëber avait imaginé de faire juger les procès politiques dans la Salle des séances du Sénat : c'était un cadre majestueux pour la justice allemande ; et, pour ce petit juge vaniteux, une tribune sonore.

Alice et Charlotte, extraites du panier à salade, montèrent lentement côte à côte un escalier de pierre aux lignes monumentales, mais paresseuses. Sur ses marches basses, un tapis de haute laine rouge était couché. Les pieds froids de ces petites en savouraient la caresse au travers de leurs enchausses percées. Ce luxe officiel les amusait, les réchauffait aussi. A mi-hauteur est un large palier avec une banquette de velours pourpre. On les y fit asseoir un instant. Bien qu'un soldat les séparât avec sa baïonnette au bout du fusil, elles tenterent d'échanger quelques mots. Louise, contrainte brutalement au silence, coula vers son amie un regard malicieux et, mettant deux doigts à ses lèvres, lui envoya avec son baiser, du courage pour le reste du jour.

On les fit alors pénétrer dans la salle. Imaginez l'impression que dut leur faire cet hémicycle vaste, silencieux et vide où leurs pas memes, sur les tapis lourds, étaient sans bruit. Louise, plus curieuse, promena ses yeux sur les tribunes et le haut plafond vitré, tandis que Léonie Vanhoutte se laissait conduire dans la travée centrale et, s'engageant dans le quatrième rang des fauteuils à droite, allait occuper l'un d'eux. A ses côtés, les deux soldats chargés d'elle s'enfonçaient bêtement dans d'amples sièges de sénateurs belges. Car le banc des accusés dans ce singulier tribunal, c'étaient des chaises curules aux proportions imposantes ; sur le fond grenat, de grands lions jaunes étalaient des formes tourmentées. Les soldats qui s'assayaient alors sur le lion belge se prenaient pour des vainqueurs : ce lion-là monte maintenant avec assez de majesté la garde du Rhin. Louise de Bettignies prit place avec ses deux soldats de l'autre côté : elle allait à elle seule représenter pour le tribunal toute la gauche de l'assemblée. A droite, d'autres accusés vinrent s'asseoir à grande distance les uns des autres, autour de Charlotte et derrière elle. Les deux jeunes filles les virent entrer avec curiosité. Ce fut d'abord le voiturier De Salver, gaillard solide, de ceux dont on dit familièrement qu'ils sont bien balancés, avec des bras longs et souples et le poing lourd ; son visage débonnaire, qu'adouçissait encore une longue moustache grisonnante et soyeuse, se durcit, dès l'entrée, à la vue de la table de ses juges. Puis un pauvre homme entra, la mine hébétée ; puis deux autres. Tous des comparses. En tout six accusés : cinq à droite, une à gauche. Au-dessus des fauteuils de droite s'ouvrait une vaste tribune réservée alors au Gouverneur Von Bissing. Celui-ci, qui devait assister pendant plusieurs heures aux débats, ne vit bien qu'un visage et ce fut celui de Louise de Bettignies. Les longs regards qu'échangèrent cet homme et cette petite, on envie Dieu d'avoir connu quel feu courait en ceux qui montaient, quelle gêne en ceux qui descendaient.

Le Tribunal fit une entrée théâtrale. Devant les accusés debout et les soldats au port d'armes, une douzaine de personnages pomponnés, astiqués, casqués, gantés et décorés, se placèrent les uns devant une grande table au pied de la tribune, d'autres un peu en arrière. Tout ce monde resta longtemps debout, échangeant des saluts, des redressements de la tête et du corps, des chocs de talons, des exclamations gutturales, des sourires à pleines dents. Louise de Bettignies mourait d'envie de faire asseoir ces lourdauds, dont les politesses devenaient fatigantes. Ils posèrent enfin leurs casques sur la table, leurs gants auprès des casques et leurs corps sanglés dans les fauteuils. Un général

présidait : c'était un homme de cinquante-cinq ans, moustaché et grisonnant, qui ne comprenait que l'allemand et ne parlait peut-être aucune langue, car il ne pipa mot de l'audience. Il ne s'était d'ailleurs pas mis au centre de la table, mais à la droite d'un personnage plus jeune, M. le Conseiller Stoëber.

Dans les tribunaux de guerre allemands, un homme seul interroge les accusés, dirige les débats, conduit l'affaire à sa guise, parle, crie, tempête, malmène ceux qu'il veut perdre, sauve qui lui plaît, joue à la fois tous les rôles et fait la loi aux juges, qui ne sont que des jurés, même au président, qui n'est qu'un sôliveau : c'est le commissaire du gouvernement, qu'on appelle chez M. l'auditeur.

À Bruxelles, depuis l'affaire Cavell, les fonctions d'auditeur étaient occupées par un homme terrible, ce Stoëber dont je ne m'attarderai pas à faire le portrait devant vous qui l'avez vu de près et le connaissez mieux que moi. Je vous rappellerai seulement le mot atroce de ce barbare à un accusé qu'il s'appretait à fusiller.

— Avez-vous pris soin, lui dit-il, à l'audience, de contracter une assurance sur la vie ?

Le pauvre homme répondit avec candeur qu'en effet il l'était assuré. Alors l'Allemand se frotta les mains et lui dit en ricanant :

— Eh ! vous avez eu du flair ; car nous allons vous faire mourir. Des mots pareils marquent un homme et une race.

Ce brutal ne tira rien des deux femmes. Louise de Bettignies avait toujours professé avant son arrestation qu'en cas de malheur, la seule politique serait de nier, même contre l'évidence. On se perd rarement en niant et l'on sauve tous les autres. La seule façon de ne trahir personne est de répéter toujours : « Je ne sais rien, je ne comprends pas ce que vous dites. » Avec cela on montre bien à l'ennemi qu'on le trompe et c'est de quoi l'exaspérer, mais on ne lui livre rien ni personne, pas même soi. Ma petite héroïne a accompli ce prodige de rester seule en cause quoiqu'elle eût près de cinquante complices. Elle a donné, elles ont donné toutes les deux, la vivante et la morte, cet exemple magnifique de tout souffrir sans une défaillance et pas seulement du cœur ou de la volonté, sans une défaite de leurs inférences féminines aux prises avec toutes les roueries des plus fameux policiers de la tourbe allemande.

— Le mal que je vous fais en sauvant tous mes complices, leur cria-t-elle, vous vaudriez que je le paie de ma vie. Eh ! bien, tuez-moi, mais vous ne me ferez pas parler.

Stoëber proposa pour elle, pour Léonie Vanhoutte et pour De Salver, la peine de mort.

Quand tout fut fini, les accusés furent invités, suivant l'usage, à présenter une suprême requête.

Alors on vit approcher de la barre la petite de Bettignies. Son assurance paraissait tombée. Elle parla doucement, et en allemand afin que Charlotte ne l'entendît point.

— Messieurs, dit-elle, je vous demande de ne pas fusiller mon amie ; elle est jeune et j'implore votre pitié pour elle ; moi, je veux bien mourir.

Léonie Vanhoutte fut alors appelée. Elle ignorait ce qu'avait dit sa compagne.

— J'accepte ma condamnation, dit-elle, et vous pouvez me fusiller, mais je vous demande, avant de mourir, et vous ne pouvez pas me la refuser, la grâce de Mademoiselle de Bettignies.

On les fit sortir et, quelques minutes plus tard, elles avaient la permission de s'embrasser et de déambuler côte à côte dans un grand vestibule, en attendant que la voiture cellulaire vînt les reprendre. Premières minutes d'effusion après six mois de détention, au soir d'une journée qu'elles croyaient la dernière de leur vie ! Léonie Vanhoutte en parle encore avec des larmes dans les yeux.

— Mais non, lui disait Louise, ils ne nous tueront pas. Et elle souriait.

— Alors, disait Charlotte, ils vont nous envoyer en Allemagne.

Et Alice, à cette pensée entraînait dans l'épouvante. Elle prenait le bras de sa compagne et le serrait très fort, disant :

— Ne pensons pas à cela. Jouissons du présent. Tu es là, Minou, et je suis près de toi.

Mais il faut partir. On les conduisit vers l'entrée et voilà qu'au lieu du fourgon d'infamie qui les avait amenées le matin, les Allemands font avancer une voiture découverte, une sorte de grande Victoria.

Louise et la petite Vanhoutte prennent place dans le fond. En face, sur la banquette, s'assoit De Salver, condamné à mourir lui aussi, et un soldat allemand. Sur le siège, près du cocher, monte un autre soldat. Et la voiture s'ébranle, fait un beau virage dans la cour d'honneur, puis s'engage dans la rue. On était à la mi-mars. Cinq heures sonnaient à peine et le soleil caressait doucement les visages. Louise, les yeux rayonnants, regarda sa compagne, se leva, heurta, d'une tape amicale, le dos du cocher et lui dit :

— Voilà six mois que nous n'avons pas pris l'air, cocher. Nous avons envie de faire une belle promenade. Vous seriez si gentil de ne pas nous conduire tout droit à la prison.

Le cocher regarda le premier soldat, puis l'autre. Ils acquiescèrent, et par vos belles avenues de Bruxelles, ce soir-là, passa lentement une étrange charette de suppliciées, où on ne cessait de jaser et de rire les mains dans les mains, que pour sourire aux passants et discrètement — car il ne fallait point faire de scandale — leur envoyer des baisers.

Les Allemands n'ont pas fusillé Léonie Vanhoutte, qu'on peut voir et travailler, doucement accueillante aux clients. Ils n'ont pas fusillé non plus Louise de Bettignies, mais ils l'ont tuée. Elle est morte à Siegburg, dans une horrible prison, où, après deux ans et demie de captivité, on l'opéra dans des conditions de malpropreté criminelle d'un mal sur la nature duquel j'ai pu, après mille recherches, recueillir le douloureux éclaircissement que voici. Abès intercostal consécutif à une pleurésie purulente, suite elle-même d'une pneumonie mal soignée. Ainsi, sans le savoir elle-même, cette malheureuse jeune fille a fait dans sa prison de la pneumonie, puis de la pleurésie purulente. Pas un seul jour on ne l'a soignée pour cela. Elle mourait de froid et tremblait de fièvre, et les jours passaient, dans les cellules glaciales ; et, si elle se plaignait, on la châtiait en la privant de ses lainages.

Vous connaissez tous ici la scène sublime dont la chapelle de la prison de Siegburg fut un jour le théâtre. Louise de Bettignies, ayant appris qu'on obligeait ses compagnes à faire des capsules destinées à des têtes de grenades, leur donna le conseil impératif de refuser ce travail et, si on leur demandait qui avait passé ce mot d'ordre, de la nommer. On la jeta aussitôt au cachot et c'est de ce jour qu'elle fit froid et que commença la longue agonie. Or le lendemain alors que près de six cents prisonnières étaient réunies à la chapelle, une jeune fille de chez vous, une Bruxelloise, Mademoiselle Marguerite Blankaert, à peine le prêtre allemand achevait-il le geste de la bénédiction, à la fin de sa messe, se dressa sur sa banquette et, à pleine voix, comme je vais le faire moi-même, lança à toutes ses compagnes cette adjuration :

— « Au nom de l'Angleterre, de la France, de la Belgique et de tous les pays alliés, j'adjure mes compagnes de refuser énergiquement de travailler aux munitions. L'Allemagne n'a pas le droit de nous demander ce travail de mort contre nos patries et de nous forcer à faire nous-mêmes les engins qui, dans les combats, vont frapper nos pères, nos frères, nos maris, nos fils. Nous toutes, continuons à lutter et à souffrir courageusement ici... Pour le roi, pour nos drapeaux, pour nos patries. »

Et elle reprit en Allemand, afin que leurs geoliers et leurs geolières comprissent bien de quoi il s'agissait : « *Immer für Fahne, König und Vaterland !* »

Je m'arrête, car je n'en finirais pas, si je voulais tout dire. Cette conférence trop longue que vous venez d'écouter avec une attention dont vous me voyez reconnaissant et ému, c'est le résumé de tout un livre que j'écris, que je me hâte d'écrire, car j'ai promis qu'il paraîtrait dans quelques semaines.

Ce petit livre, je le dédierai d'abord à la mémoire de Louise de Bettignies, l'une des plus nobles filles qui aient jamais honoré le nom français. Mon héroïne est peu connue, et ce n'est pas à l'éloge de ceux qui ont mission d'informer le public. J'ai l'ambition d'aider par mon témoignage à réparer cette injustice des hommes dont ne pâtit pas seulement la gloire d'une jeune fille héroïque et charmante, mais la couronne française, qu'il ne faut priver d'aucun de ses fleurons.

Je dédierai aussi mon livre à d'autres jeunes filles, à celles qui ont vécu comme Louise de Bettignies de grandes heures et qui ne sont pas mortes. Celles-là, si je voulais, leur apportant mon hommage, les nommer comme je les vois, j'insérerais en tête de mon ouvrage ces seuls mots : *Aux vraies mortes.*

Car je les plains et je sens toute la mélancolie d'un destin qui fut si grand et se mesure maintenant à notre taille misérable. Quand on a pensé, senti, agi d'une certaine haute façon, il est triste de s'abîmer

en plein vol, mais plus triste de redescendre doucement sur la terre pour y traîner, dans la foule médiocre, des jours sans consolation.

Je pense aux plus humbles d'entre elles, qui ne connaissent ni les compensations matérielles ni cette voix du cœur qu'apporte parfois la richesse avec ses loisirs. Elles ont éprouvé, parmi des souffrances sans nom, quelques-unes de ces joies dont le souvenir embeaume une âme pour toujours, mais il y a le contact avec la bassesse humaine qu'elles avaient cessé de voir et qui s'étale maintenant avec cynisme et va les étouffer. Je les plains. On a mis un ruban, deux rubans à leur corsage, et c'est tout. Elles passent, et les hommes et les femmes qui courent par les rues, cherchant de l'or ou des plaisirs, ne se détournent pas pour les voir. J'en connais de sublimes, qui ne se marieront jamais. Pourquoi ? Pas de dot. Mais leur âme robuste, et le feu qui brûle dans leur cœur, et ces preuves qu'elles ont données de leur bra-

voure devant les hommes, les choses et la mort, qu'en font-ils, les épouseurs ?

On ne leur donne même pas leur part de gloire, car c'est aux morts que vont les couronnes et les discours, les livres aussi. Oui, j'ai choisi Louise de Bettignies, parce qu'elle a été la plus belle parmi les mortes. Peut-être aurais-je fait une œuvre plus opportune en racontant l'histoire d'une de nos sœurs vivantes. Elles ont le cœur lourd de souvenirs magnifiques, et ceux qu'elles ont voulu sauver au prix de leur sang les éclaboussent ou les dédaignent et les laisseraient mourir de faim sans un regard. J'ai voulu qu'il y eût un sourire pour elles dans mon livre. Il ne faut pas que les vivantes soient jalouses de la paix qu'a trouvée la morte, ni des hommages qu'à mon appel lui rendra, j'espère, la postérité.

ANTOINE REDIER.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Monseigneur Crooij

Nous savons bien qu'il est contraire à la raison de s'étonner que meure un mortel, mais le coup silencieusement tragique qui vient de trancher la destinée de Mgr Crooij avec une foudroyante instantanéité a quelque chose de si déconcertant que nous restons encore étourdis de la rudesse du choc et comme glacés de stupeur. Cette mort soudaine trahit tant d'espérances !

Parvenu à son apogée après de longues préparations, promis encore à un long avenir, il allait donner toute sa mesure et, si je l'ose dire, atteindre sa plénitude. L'homme d'action, le grand évêque se dégageait de plus en plus de l'ascète, du mystique, son idéalisme s'était acclimaté dans la région des réalités pratiques, son austérité qui, malgré un certain vernis de jovialité, le rendait un peu distant, s'accordait mieux chaque jour à l'ambiance, l'adaptation au milieu était parfaite, sa popularité croissait à mesure que se révélait sa paternelle tendresse, il embrassait d'un regard assuré tout l'horizon des nécessités actuelles, il mûrissait de vastes projets, son zèle conquérant déployait toutes ses ardeurs, sa vie prenait toute son envergure ; c'était l'heure du complet épanouissement, ce fut l'heure de la mort. Devant ces providentielles conduites dont le mystère nous échappe, inclinons-nous aujourd'hui ; plus tard... nous comprendrons.

Je n'entends pas refaire l'éloge biographique dont M. le chanoine Cantineau, vicaire capitulaire a fait retentir de sa voix sonore les voûtes de Notre-Dame de Tournai, au jour des funérailles, je voudrais simplement fixer ici quelques traits caractéristiques de cette attachante physionomie, ce sera le modeste hommage de cette *Revue* à la mémoire de celui qui l'honora de son estime et de sa recommandation, un humble pétale que je dépose sur cette tombe brusquement ouverte.

* * *

Svelte, élancé, d'allure sympathique, d'abord engageant, le front puissamment modelé, rayonnant d'esprit, largement découvert par une calvitie précoce, le visage naturellement grave, méditatif mais qui tempérait sa sévérité par la douceur attractive du sourire, il ne saisait dans sa personne à la haute distinction sacerdotale, je ne sais quelle souveraine aisance qu'il tenait des traditions militaires de sa famille.

Sous cet extérieur dégagé, d'une vivacité soudaine et familière, avec une pointe de bonhomie, ne se décelait pas tout de suite la richesse de cette nature d'exception : sa vie intérieure intense, une austérité qui ne s'accommodait pas du genre médiocre, la sensibilité d'un cœur

très aimant, sa passion de faire plaisir égale à celle de faire du bien, la parfaite seigneurie de soi jointe à la plus exquise urbanité envers les autres, tout d'une pièce, intransigeant sur la doctrine, hostile à l'erreur, plein de bénignité envers les errants.

Doué d'une rare supériorité intellectuelle — « intelligence hors ligne », m'affirme un bon juge — la discipline scolastique de l'école romaine l'avait dressé à la nette précision de la pensée, à l'inflexible rigueur du raisonnement, sans lui ôter toutefois son grain d'originalité, sans étouffer ses intuitions rapides et profondes. Il s'était passionné à l'Université grégorienne pour la dogmatique, et il y amassa un trésor de connaissances doctrinales qui défraya plus tard son ministère de prédicateur. C'est à Rome aussi, durant son cours de philosophie, que se révélèrent ses aptitudes extraordinaires pour les mathématiques. Elles allaient trouver un merveilleux emploi à l'Institut St-Louis, où l'éminent directeur, Mgr Van Artselaer accueillit avec joie l'ancien élève qui revenait professeur, avec la palme du double doctorat. Après avoir éprouvé la valeur pédagogique du jeune docteur en philosophie et en théologie, comme dans un stage préliminaire, par l'enseignement successif de la 4^{me} et de la 3^{me} latine, il n'hésita pas à lui confier la chaire de mathématiques supérieures au Cours scientifique, préparatoire à l'École militaire et aux Écoles spéciales, l'une des plus brillantes initiatives de ce fécond directorat, l'une de celles qui ont le plus efficacement influé sur l'avenir prospère de cette grande maison d'instruction.

L'abbé Amédée Crooij, qui avait reçu l'initiation prochaine du général Cambier, se trouva tout de suite dans son élément. Périlleuse tâche néanmoins ! Il lui fallut se mesurer avec des mathématiciens réputés, d'origine française, avec M. Durand, notamment, qui avait professé à la Polytechnique de Paris et dont le jeune abbé recueillit la succession. Confronté avec ces maîtres par la perspicace inquisition des élèves, d'emblée il affirma sa maîtrise, d'emblée il conquit une autorité que justifiaient surabondamment la lumineuse clarté de ses démonstrations, l'élégante précision de sa parole, son indiscutable compétence scientifique. Idole de ses élèves que fascinait le charme de sa personne, il se vit bientôt investi d'une confiance exceptionnelle.

Il se trouvait, en effet, que cette intelligence d'élite était un cœur d'or, que chez lui le mathématicien ne se séparait pas du prêtre, que ce prêtre était un apôtre, que cet apôtre était dévoré de la passion d'affermir la foi de ses élèves par une solide apologétique, de les enflammer de cet amour du Christ dont il était lui-même embrasé.

On a souvent observé, chez le grand Pascal avant tout, chez un Euler, un Cauchy, plus près de nous, chez un Mansion, un Gilbert, je pourrais citer des noms de contemporains encore vivants, cette alliance harmonieuse de la culture des hautes mathématiques et de la plus haute spiritualité. Il semble que ces esprits familiarisés avec l'absolu, planant sur les cimes de la pensée, prennent naturellement

leur vol dans la région de l'infini et montent vers Dieu d'un élan plus rapide sur les ailes de la mystique. Mgr Crooij s'apparentait à cette famille de privilégiés ; il ne discontinuera pas de faire ses délices de la lecture des maîtres de cette science sublime, et même se rendant à Ciergnon, aux invitations royales, il n'oubliera pas d'emporter dans sa valise son vade-mecum, un volume de saint Jean de la Croix.

Pendant une douzaine d'années, de 1894 à 1907, il mènera de front dans la chaire qu'il illustre, l'enseignement scientifique et la pratique de l'apostolat ; aussi bien, dans chaque promotion il suscitera des chrétiens d'une trempe supérieure. Mais déjà durant cette période, son prosélytisme ne se contient pas dans les limites de Saint-Louis, diverses œuvres d'édification le réclament. Il se sent spécialement attiré vers l'œuvre salésienne, par son culte de prédilection pour saint François de Sales, l'idéal de sainteté qui le hantera jusqu'à la fin et sur lequel il ne cessera de se modeler. Comme elle devait parler à son cœur et l'électriser d'enthousiasme, comme elle s'adaptait à ses aspirations, cette vertu salésienne, ravissant mélange de force et de tendresse — forte comme le diamant, tendre comme une mère — cette douceur faite d'énergie apprivoisée, cette austérité enrobée de bonne grâce souriante, cette passion du salut du prochain par le don total de soi !

Pourquoi cette carrière professorale où l'abbé Crooij moissonnait tant de succès, recueillait de la part de ses pairs, d'un Leman, par exemple, le futur défenseur de Liège, admirateur convaincu du jeune maître, les témoignages les plus flatteurs, pourquoi cette carrière fut-elle soudain arrêtée ? Pourquoi cette bifurcation vers le ministère spirituel ?

Apparemment, l'apôtre épris des âmes, dont la beauté l'avait ravi, l'emporta sur le savant, si épris qu'il fût d'abstractions, il pensa que le problème du salut était de tous le plus passionnant, que mettre les cœurs en correspondance fidèle avec Dieu c'était résoudre la plus belle équation, que toutes les géométries et les palais d'idées construits par la science pâliissaient étrangement auprès d'une page de l'Évangile, et il courut aux âmes.

Sur l'emplacement de la Synagogue qui fut le théâtre, en 1370, du poignardement des hosties ensanglantées, s'élevait, rue des Sols, la célèbre chapelle Salazar, aujourd'hui trois fois, hélas ! stupidement désaffectée. Là l'outrage sacrilège était vengé par la prière virginale la haine déicide par l'amour réparateur, la flamme de la tradition patriotique du miracle qui contribua puissamment à sauvegarder la foi belge contre les négations de l'hérésie au XVI^e siècle était jalousement entretenue, comme le feu sacré par les vestales dans la Rome antique, par les Dames de l'Adoration perpétuelle, qui depuis, ont délaissé ce poste d'honneur. C'était encore en 1907, lorsque l'abbé Crooij y fut nommé directeur, un foyer brûlant de dévotion eucharistique, et il attisa les ardeurs, il y groupa des adorateurs et des adoratrices d'élite, il y fut l'animateur infatigable et continua ce rayonnant ministère après le transfert de l'œuvre rue Van Maerlandt.

C'est dans les sermons de cette chapelle et plus tard dans les conférences aux lévites du séminaire de Malines, que le prédicateur, si entraînant déjà à Saint-Louis, apparut dans toute sa force. Dédaigneux de la rhétorique et de ses artifices, trop dédaigneux peut-être de l'art oratoire, il ne demandait le succès qu'à la science du dogme, à la puissance de la conviction, à la passion du bien. Un de ses auditeurs favoris le général Cambier, qui était à l'affût de ses prédications formulait ainsi son jugement : « Il prêche avec son cœur, mais c'est son intelligence qui captive. » C'était bien dépeindre cette parole, lumière et chaleur, qui n'avait pas besoin des attraits de la forme pour faire rayonner la vérité dans les esprits et jeter dans les cœurs les tisons de l'amour. Deux fois seulement, il nous fut donné de l'entendre : au Congrès Marial de 1921, où sa manière onctueuse, melliflue, empreinte d'une grâce exquise ne parut pas revêtir ce jour-là la puissance et l'éclat qu'appelaient la solennité de la circonstance ; à la clôture de la Journée liturgique de Marchienne-au-Pont, en avril 1923, où l'évêque reprit tous ses avantages rien qu'en laissant déborder l'enthousiasme de sa foi dans une allocution de simple et grande allure tellement impressionnante.

Certes, il ne se prêchait pas celui-là, il s'oubliait, se jetant à corps perdu dans la vérité qu'il enseignait avec la lucidité de son verbe décisif, avec l'ardeur communicative de sa charité. Ni rhéteur, ni naturellement orateur, il devenait éloquent à force d'être apostolique.

Le directeur de conscience avait acquis un juste renom, il fut, si

je l'ose dire, un habile jardinier d'âmes. Avec quelle sollicitude, quelle discrétion, quel mélange de suavité et de force il les cultivait, étayant la faiblesse des frères arbrisseaux, émondant les plants vigoureux, taillant au besoin sans merci les pousses désordonnées, attentif surtout à ne pas contrarier la circulation de la sève surnaturelle de la grâce. Comme il aimait ses fils spirituels et savait se dévouer à leur service ! Se trouvant en vacances, au loin, à Biarritz, à Lucerne, il était comme à franchir d'immenses distances pour venir donner à tel pénitent l'absolution avec ses conseils paternels et repartir aussitôt. Aussi, jeunes gens sortis de Saint-Louis, jeunes filles de Berlaymont, hommes et femmes du monde, religieuses, prêtres, rejetons de la dynastie — catéchisés par lui — tous trouvèrent dans ce guide éminent la sagesse et la bonté d'un François de Sales, tous lui vouèrent une indéfectible reconnaissance. Ainsi se forma un noyau compact de chrétiens et de chrétiennes vivant au milieu du monde de la pleine vie surnaturelle, adonnés à la perfection. Dans cette capitale où il est si difficile d'être simplement quelque chose, il était devenu quelqu'un et jusqu'à la fin de sa carrière, malgré l'éloignement de Bruxelles, il trouva le moyen de garder le contact avec cette clientèle de choix qui ne pouvait se passer de ses lumières.

Faut-il s'étonner si le Cardinal Mercier, cherchant pour la formation des jeunes clercs, qui lui sont plus chers que la prunelle de ses yeux, qui sont l'avenir de son diocèse, un prêtre qui fût son *alter ego* dans la spiritualité, un ascète consommé joignant le savoir à l'expérience, ait jeté les yeux sur Mgr Crooij et lui ait confié la portion la plus délicate de son troupeau.

Faut-il s'étonner enfin si cette ascension continue d'un mérite toujours plus éclatant, d'une vertu toujours plus rayonnante, d'un zèle toujours accru, ait naturellement atteint le sommet du sacerdoce, l'épiscopat ?

Sur le siège de Saint-Eleuthère, l'évêque resta lui-même, fidèle à la devise significative qu'il avait choisie : « *Diligam te Domine* », l'homme épris d'un haut idéal, s'efforçant d'orienter les élites vers la perfection. Il s'était intimement persuadé de la vérité profonde qu'enveloppe la parabole du levain caché par la femme de l'Évangile dans les trois mesures de farine pour faire se lever la pâte entière. Pour transformer la masse, c'est à jeter le ferment divin dans les intelligences, les cœurs, l'activité de groupes sélectionnés qu'il s'employa de tout son pouvoir. C'est à l'heure où cette influence vivifiante allait pénétrer plus avant et se propager dans l'ensemble que Dieu retire son bon ouvrier, l'artisan de la régénération, pour l'appeler au repos.

S'il faut en croire tel confident autorisé, c'est de la bouche de son vénéré ami, Dom Columba Marmion, s'il faut en croire tel autre, c'est de la bouche du R. P. Matteo qu'il recueillit, au début de son épiscopat, cet oracle étonnamment justifié : « Vous voilà évêque. Vous allez semer, mais Vous ne récolterez pas. »

Mgr Crooij fut le bon, l'ardent, l'infatigable semeur par sa parole, par sa vie d'oraison, par sa direction, par son abnégation héroïque. Il savait bien que nul ici-bas ne doit exiger le fruit immédiat de son labeur, que l'œuvre de Dieu associe ses collaborateurs échelonnés au cours du temps, il savait que cette œuvre nous dépasse et sa joie fut de disparaître dans sa grandeur. La moisson mûrira et un jour une même allégresse réunira chez le maître du champ, dit un commentateur de l'Évangile, dans la vie éternelle, ceux qui ont semé dans les larmes et ceux qui auront moissonné pour Dieu.

J. SCHYRGENS.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



ROME

Journalistes superficiels

Il y a trois ans, Benoît XV levait l'interdiction pontificale des visites officielles de souverains catholiques à la capitale de l'Italie (1). Quelque temps après, un roi catholique, Albert I^{er}, ensuite un roi très catholique, Alphonse XIII, étaient reçus solennellement au Quirinal et au Vatican. Rien de plus naturel, semble-t-il. L'étonnant eût été que personne ne profitât de la permission et ne répondît à l'invitation du Saint-Siège.

Mais il est des journalistes qui n'envisagent pas les faits quotidiens avec un si vulgaire bon sens. La récente visite du roi d'Espagne est pour eux ni plus ni moins qu'un événement historique. Un tournant de l'histoire, Mesdames et Messieurs ! Et si vous ne l'avez point remarqué, si vous n'avez point senti le virage, c'est que vous avez la sensibilité historique fort obtuse.

Mais encore ? insistez-vous. Eh bien ! disent-ils, la question romaine, la fameuse question romaine vient de faire un pas décisif. Elle est « virtuellement résolue », affirme le *Piccolo*. Ah ! s'écrit le *Times*, « que les temps sont changés ! » Et l'*Ere Nouvelle* lui fait écho : Que de chemin parcouru ! Comparez donc, si vous plaît, la réception du roi d'Espagne à laquelle nous venons d'assister, au voyage de M. Loubet, qui provoqua la rupture entre la République française et le Saint-Siège. La brèche de la Porta Pia, nous assure le *Journal*, est virtuellement refermée. Cette brèche virtuellement refermée nous laisse rêveur. Ce doit être quelque chose dans le genre d'un habit virtuellement raccommodé. Le *Journal* lui-même en rêve et il aperçoit cette fermeture virtuelle de la brèche de la Porta Pia, ouvrant des horizons immenses à l'action de Puissances catholiques telles que l'Espagne et l'Italie. Citons enfin — notre revue des sottises imprimées en l'honneur du roi d'Espagne sera fort incomplète, mais, nous semble-t-il, plus que suffisante — un grand organe fasciste de Rome, dont notre source ne donne pas le nom, et qui conclut de la visite d'Alphonse XIII que « Pie XI entend appuyer de plus en plus le Gouvernement fasciste de la grande puissance morale du Saint-Siège ».

Où donc prennent-ils tout cela, ces imaginatifs ?

Le veto qui fut levé par Benoît XV n'était qu'une des formes de la protestation pontificale contre la situation inadmissible faite au Saint-Siège par la constitution du royaume d'Italie. Cette forme supprimée — pour des raisons d'opportunité qui n'échappent à personne ; ne fallait-il, après la grande guerre, faciliter dans toute la mesure possible, les relations entre chefs d'Etat ? — il en reste d'autres, et assez significatives. Il reste la claustration sévère du Souverain Pontife dans son palais du Vatican. Il reste le langage énergique des Papes ne cessant de revendiquer les droits imprescriptibles du Saint-Siège. Il reste que le protocole même de ces visites royales dont on veut faire tant de cas est plein de réserves et contient encore une certaine protestation.

Voici, en effet, les premiers points du programme d'une telle visite. Arrivée à la Stazione dei Termini. Réception par la famille royale, le Gouvernement, le f. f. maire de la capitale, les grands chefs de l'armée. Course triomphale par la Via Nazionale dans les berlines de grand gala qu'entourent les beaux cuirassiers de la garde du corps chevauchant crinière au vent. Entrée au Quirinal. Après quelques instants, le roi d'Italie dit à ses hôtes (mettons le roi et la reine d'Espagne) : je sais que vous avez l'intention de vous rendre à votre ambassade (il ne dit pas expressément laquelle), les berlines de la Cour sont à votre disposition. Les souverains et leur suite remontent en voiture, et fouette cocher ! à l'ambassade vaticane d'Espagne ! Arrivés là, les illustres visiteurs vont dire bonjour à leur ambassadeur. Pendant ce temps, le train royal qui vient de les amener fait demi-tour. A peine a-t-il disparu au tournant de la rue qu'arrivent à l'autre bout les autos pontificales. De nouveau en voiture. Et le peuple romain acclame ses hôtes dans les autos du Pape d'aussi bon cœur qu'il vient de les acclamer dans les voitures du roi. Le cortège entre dans la cour S. Damase, salué militairement par la Garde suisse et la Garde palatine, comme s'il arrivait tout droit d'Espagne. Et c'est un peu vrai, en vertu de l'extraterritorialité des ambassades. Et croyez bien que Pie XI, lorsqu'il s'entretiendra dans quelques instants en particulier avec

Alphonse XIII, ne lui demandera pas de nouvelles de son cousin Victor-Emmanuel, de même qu'au Quirinal, ce soir, il ne sera pas fait allusion à la visite chez le Pape et qu'on ne parlera pas plus de la question romaine que de corde dans la maison d'un pendu.

Il n'y a donc pas lieu d'illuminer. La solution de la question romaine est encore et toujours à trouver. Sans doute, et c'est heureux, l'atmosphère dans laquelle se feront désormais les recherches et les discussions est quelque peu rassérénée. En cinquante ans, ce n'est pas trop, c'est bien le moins que l'on pouvait attendre.

D'aucuns prétendent que la question romaine sera certainement résolue par Mussolini. Dieu le veuille. Ce n'est certes pas l'envie qui doit en manquer au dictateur. Il est trop bon politique pour qu'on en doute. Et on sait la haute idée qu'il s'est faite du rôle de l'Église dans la vie des peuples. On sait également qu'il n'aime être absent nulle part où se jouent les intérêts de son pays. Ainsi, tout en n'approuvant guère l'occupation de la Ruhr, il a tenu à s'y associer dans une certaine mesure ; et on aperçoit très bien aujourd'hui pourquoi. De même, il n'a garde de laisser inoccupée la place de l'Italie aux assemblées de la Société des Nations, dont il parle, cependant, en un langage fort peu parlementaire. Il est donc aisé d'imaginer combien le chef du Gouvernement italien regrette son absence forcée du Vatican, lui qui en est si proche, plus proche que quiconque ; et combien il brûle de passer la Porte de bronze. La susceptibilité française s'inquiète déjà, paraît-il, de la prépondérance que prendrait facilement l'Italie dans la diplomatie vaticane si la question romaine était résolue, et ils appellent ce danger une « nouvelle question romaine ».

Ces inquiétudes nous paraissent au moins prématurées. La question romaine n'est pas si facile à résoudre. Mais cherchez donc, pour voir, une solution pratique satisfaisante. Cherchez donc le moyen de garantir au Saint-Siège la souveraine indépendance qui lui appartient de droit divin et qui lui est nécessaire pour remplir sa mission. Jusqu'ici les Papes n'ont rien trouvé de mieux que de se retrancher dans une attitude de fière protestation, qui sauve l'essentiel, mais qui ne peut évidemment pas être considérée comme la solution plénière et définitive.

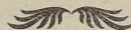
Le premier Gouvernement du royaume d'Italie avait offert la loi des garanties, c'est-à-dire une loi prétendant garantir au Saint-Siège l'indépendance qu'il réclame. Mais les Papes déclarent ces garanties absolument insuffisantes.

Le *Giornale d'Italia*, dans un des articles que nous venons de prendre à partie, proclame cette loi des garanties intangible. Comme les lois laïques françaises, alors. Avez-vous remarqué que cela n'arrive qu'aux mauvaises lois d'être ainsi canonisées vivantes ? Et encore faut-il que leurs partisans les sentent bien malades. En sorte que je propose la définition suivante des lois intangibles : sont appelées ainsi par les croyants au progrès indéfini les lois injustes et antiléricales dont ils prévoient la suppression ou la modification prochaine.

Mussolini et les meilleurs patriotes italiens savent très bien, eux, que la loi des garanties n'est point tabou et que tant qu'on n'osera point y toucher, la question romaine restera insoluble. Ils sont disposés à porter sur la « combinazione » des garanties une main sacrilège. Ils feront de grandes concessions. Leur nationalisme aigu et tous les préjugés dont le libéralisme maçonnique a intoxiqué le peuple italien depuis 1870, leur permettront-ils de rendre au Saint-Siège cette haute et lumineuse liberté qu'il revendique pour l'accomplissement de sa divine mission ? Il est permis d'en douter.

Ce qui ne fait aucun doute, c'est l'avantage immense que l'Italie et l'Église retireront l'une et l'autre, quand l'heure en sera venue, de leur réconciliation. Le Pape et l'homme d'Etat qui en seront les instruments providentiels prendront dans l'histoire religieuse de l'Europe et du monde une place plus glorieuse que celles, inégales d'ailleurs, acquises à Pie VII et à Napoléon, par la signature du Concordat.

LOUIS PICARD.



(1) Cf. l'Encyclique *Pacem Dei munus*.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

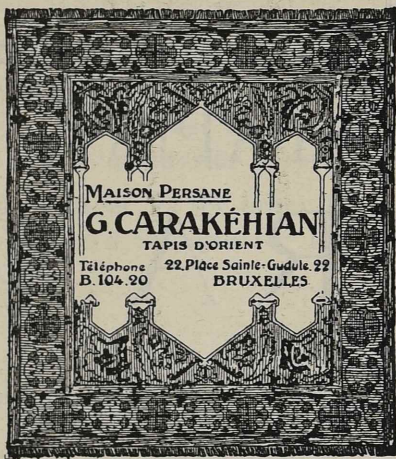
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT

DU C ANVERS
LA GRANDE
MARQUE BELGE



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Aners

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

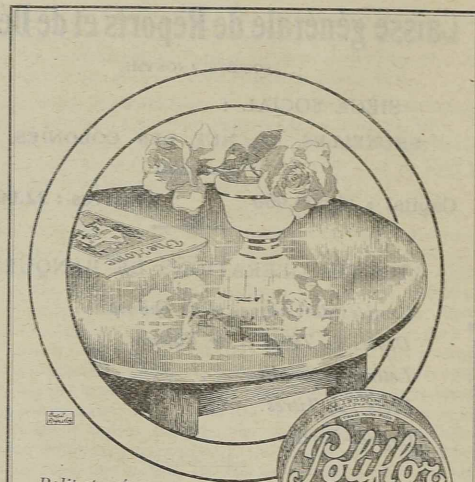
MAISON FONDÉE EN 1873

:- François VAN NES Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRÉS
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN



Polir et préserver

vos

Meubles

Linoleums

Parquets

Carrosseries

d'Automobiles



Fabriqué par **THE NUGGET Polish C^o**

LA MAISON DU TAPIS



BENEZRA



Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS